
DANS LA RUE

Chansons & monologues

(1889-1895)

par

Aristide Bruant

Transcrit à partir des documents

Notice n° : FRBNF31879516 - Cote : NUMM-71984

Notice n° : FRBNF36023070 - Cote : NUMM-102082

de la collection Gallica de la Bibliothèque nationale de France

par

Philippe Van den Bossche,

Février - Août 2007

Dans la rue	Chansons & monologues	Premier Volume - 1889	page 3
Dans la rue	Chansons & monologues	Deuxième Volume - 1893	page 40
Dans la rue	Chansons & monologues	Troisième Volume - 1895	page 75
Appendice	Corrections, lectures incertaines & autres curiosités		page 113

Dans les transcriptions qui suivent, l'expression "pdf" renvoie aux deux documents de Gallica: "pdf1" pour le premier recueil, "pdf23" pour le second et le troisième, unis dans un seul fichier pdf. Ainsi, "pdf23/5", par exemple, signifie: "page cinq du document de Gallica *Notice n° : FRBNF36023070 - Cote : NUMM-102082*".

Les lignes marquées * renvoient à l'Appendice, section "Corrections".

Les lignes marquées ** renvoient à l'Appendice, section "Lectures incertaines".

Les lignes marquées *** renvoient à l'Appendice, section "Curiosités diverses".

DANS LA RUE

Chansons & monologues

Premier Volume - 1889

Une musique de scène est éditée spécialement pour chacun des monologues : *Philosophe*. - *Bonne Année*. - *Fantaisie triste*. - *Sonneur*. - *Récidiviste*. - *Les vrais dos*. - *Amoureux*. - *Côtier*. - *Soulaud*. - *Jaloux*. - *Gréviste*. - *Casseur de gueules*. - *Lézard*. - *Grelotteux*.

Les chansons *A la Villette* et *A Montparnasse*, se chantent sur l'air de *A Batignolles*.

L'accompagnement pour piano de tous les morceaux - chansons et monologues - contenus dans ce volume, est publié séparément et se trouve chez les principaux éditeurs de musique.

TABLE DES MATIÈRES

I	PHILOSOPHE.....	5
II	A BATIGNOLLES.....	6
III	A LA VILLETTE.....	7
IV	BONNE ANNÉE.....	8
V	A MONTPERNASSE.....	9
VI	MARCHE DES DOS.....	10
VII	RONDE DES MARMITES.....	13
VIII	A SAINT-LAZARE.....	15
IX	A LA ROQUETTE.....	16
X	V'LA L' CHOLÉRA QU'ARRIVE.....	17
XI	FANTAISIE TRISTE.....	19
XII	BELLEVILLE-MÉNILMONTANT.....	20
XIII	SONNEUR.....	21
XIV	A MONTROUGE.....	22
XV	RÉCIDIVISTE.....	23
XVI	A LA GLACIÈRE.....	24
XVII	LES VRAIS DOS.....	25
XVIII	A LA BASTILLE.....	26
XIX	AMOUREUX.....	27
XX	LA NOIRE.....	28
XXI	A GRENELLE.....	29
XXII	CÔTIER.....	30
XXII	A LA MADELEINE.....	31
XXIV	SOULAUD.....	32
XXV	A MONTMERTE.....	33
XXVI	JALOUX.....	34
XXVII	A LA CHAPELLE.....	35
XXVIII	GRÉVISTE.....	36
XXIX	CASSEUR DE GUEULES.....	37
XXX	LÉZARD.....	38
XXXI	GRELOTTEUX.....	39

I PHILOSOPHE

Va, mon vieux, va comme j' te pousse,
A gauche, à doit', va, ça fait rien,
Va, pierr' qui roule amass' pas mousse,
J' m'appell' pas Pierre et je l' sais bien.
Quand j'étais p'tit j' m'app'lais Émile,
A présent on m'appelle Éloi ;
Va, mon vieux, va, n' te fais pas d 'bile,
T'es dans la ru', va, t'es chez toi.

Va, mon vieux, pouss'-toi d' la ballade
En attendant l' jour d'aujord'hui,
Va donc, ya qu' quand on est malade
Qu'on a besoin d' pioncer la nuit ;
Tu t' portes ben, toi, t'as d' la chance,
Tu t' fous d' la chaud, tu t' fous d' la foid,
Va, mon vieux, fais pas d' rouspétance,
T'es dans la ru', va, t'es chez toi.

De quoi donc ? ... on dirait d'un merle,
Ej' viens d'entende un coup d' sifflet ! ...
Mais non, c'est moi que j' lâche eun' perle,
Sortez donc, Monsieur, s'i' vous plaît...
Ah ! mince, on prend des airs de flûte,
On s' régal' d'un p'tit quant-à-soi...
Va, mon vieux, pèt' dans ta culbute,
T'es dans la ru', va, t'es chez toi.

D'abord ej' comprends pas qu'on s' gêne,
Ej' suis ami d' la liberté,
J' fais pas ma Sophi', mon Ugène,
Quand ej' pète, ej' dis : j'ai pété.
Et pis nous somm' en République,
On n'est pus su' l' pavé du roi ;
Va, va, mon vieux, va, pouss' ta chique,
T'es dans la ru', va, t'es chez toi.

II A BATIGNOLLES

Sa maman s'appelait Flora,
A connaissait pas son papa,
Tout' jeune on la mit à l'école,
A Batignolles.

A poussa comme un champignon,
Malgré qu'alle ait r'çu pus d'un gnon,
L' soir, en faisant la cabriole,
A Batignolles.

Alle avait des magnièr's très bien,
Alle était coiffée à la chien,
A chantait comme eun' petit' folle,
A Batignolles.

Quand a s' balladait, sous l' ciel bleu,
Avec ses ch'veux couleur de feu,
On croyait voir eune auréole,
A Batignolles.

Alle avait encor' tout's ses dents,
Son p'tit nez, oùsqu'i' pleuvait d'dans,
Etait rond comme eun' croquignolle,
A Batignolles.

A buvait pas trop, mais assez,
Et quand a vous soufflait dans l'nez
On croyait r'nifler du pétrole,
A Batignolles.

Ses appas étaient pas ben gros,
Mais je m' disais : Quand on est dos,
On peut nager avec eun' sole,
A Batignolles.

A gagnait pas beaucoup d'argent,
Mais j'étais pas ben exigeant ! ...
On vend d' l'amour pour eune obole,
A Batignolles.

Je l'ai aimée autant qu' j'ai pu,
Mais j'ai pus pu lorsque j'ai su
Qu'a m' trompait, avec Anatole,
A Batignolles.

Ça d'vait arriver, tôt ou tard,
Car Anatol' c'est un mouchard...
La marmite aim' ben la cass'role,
A Batignolles.

Alors a m'a donné congé,
Mais le Bon Dieu m'a ben vengé :
A vient d'mourir de la variole,
A Batignolles.

La moral' de c'tte oraison-là,
C'est qu' les p'tit's fill's qu'a pas d' papa,
Doiv'nt jamais aller à l'école,
A Batignolles.

III A LA VILLETTE

Il avait pas encor' vingt ans,
I' connaissait pas ses parents,
On l'app'lait Toto Laripette,
A la Vilette.

Il était un peu sans façon,
Mais c'était un joli garçon :
C'était l' pus beau, c'était l' pus chouette,
A la Vilette.

Il était pas c' qu'y a d' mieux mis,
Il avait pas des beaux habits,
I' s' rattrapait su' sa casquette,
A la Vilette.

Il avait deux p'tits yeux d' souris,
Il avait deux p'tits favoris
Surmontés d'eun' fin' rouflaquette,
A la Vilette.

Yen avait pas deux comm' lui pour
Vous parler d' sentiment, d'amour ;
Yavait qu'lui pour vous fair' risette,
A la Vilette.

Il avait un gros chien d' bouvier
Qu'avait eun' gross' gueul' de terrier,
On peut pas avoir eun' levrette,
A la Vilette.

Quand i' m'avait foutu des coups,
I' m' demandait pardon, à g'noux,
I' m'app'lait sa p'tit' gigolette
A la Vilette.

De son métier i' faisait rien.
Dans l' jour i' balladait son chien,
La nuit i' rinçait la cuvette,
A la Vilette.

I' f'sait l'lit qu'i' défaisait pas,
Mais l' soir, quand je r'tirais mon bas,
C'est lui qui comptait la galette,
A la Vilette.

Quéqu'fois, quand j' faisais les boul'vards,
I' dégringolait les pochards,
Avec le p'tit homme à Toinette,
A la Vilette.

I' m'aimait autant que j' l'aimais,
Nous nous aurions quittés jamais
Si la police était pas faite,
A la Vilette.

Ya des nuits oùsque les sergots
Les ramass'nt, comm' des escargots,
D' la ru' d' Flande à la Chopinette,
A la Vilette.

Qu'on l' prenn' grand ou p'tit, rouge ou brun,
On peut pas en conserver un :
I's s'en vont tous à la Roquette,
A la Vilette.

La dernièr' fois que je l'ai vu,
Il avait l' torse à moitié nu,
Et le cou pris dans la lunette,
A la Roquette.

IV BONNE ANNÉE

Moi, ça m'emmerde l' jour de l'an :
C'est des giri's, c'est des magnières,
On dirait qu'on est des rosières
Qui va embrasser sa maman.

C'en est des fricassé's d'museau :
Du p'tit môme à la trisaïeule,
Le gén'rations s' lich'nt la gueule...
En d'dans ça s' dit : Crèv' donc, chameau !

Su' l' boul'vard on n'est plus chez soi :
Ya 'cor' pus d' mond' que les dimanches,
Autour d'un tas d' baraqu' en planches,
Des magnièr's de nich' oùsqu'on voit :

Des poupé's, des sing's, des marrons
Glacés, des questions nouvelles,
Des dragé's, des porichinelles,
J' te vas en fout', moi, des bonbons !

Tas d' prop' à rien, tas d' saligauds,
Avec vos môm', avec vos grues,
Vous m' barrez l' trottoir et les rues,
J' peux pus ramasser mes mégots !

C'est qu'il a du mal, el' trottoir,
Pour caler les jou' à son monde :
J' peux pus compter su' ma gironde,
On me l'a ramassé l'aut' soir.

Et faudrait qu' j'ay' el' cœur content ?
Ah ! nom de Dieu ! c'est rien de l'dire :
J'étais ben pus chouett' sous l'empire...
Ça m'emmerdait pas l' our de l'an !

V A MONTPERNASSE

Alle avait pus ses dix-huit ans,
All' 'tait pus jeune d'puis longtemps,
Mais a faisait encor' la place,
A Montpernasse.

En la voyant on savait pas
Si c'était d' la viande ou du gras
Qui ballottait su' sa surface,
A Montpernasse.

Alle avait quéqu's cheveux grasseux,
Perdus dan' un filet crasseux
Qu'avait vieilli su' sa tignasse,
A Montpernasse.

Alle avait eun' robe d' reps noir,
L'matin ça y servait d' peignoir,
La nuit ça y servait d' limace,
A Montpernasse.

A travaillait sans aucun goût ;
Des fois a faisait rien du tout,
Pendant qu' j'étais dans la mélasse,
A Montpernasse.

En vieillissant a gobait l' vin,
Et quand j' la croyais au turbin,
L' soir, a s'enfilait d' la vinasse,
A Montpernasse.

Pour boire a m' trichait su' l' gâteau,
C'est pour ça que' j'y cardais la peau
Et que j'yai crevé la paillasse,
A Montpernasse.

Depuis que j' l'ai pus j' me fais vieux,
Et pendant qu'a m'attend aux cieux,
J' rends quéqu's servic' à Camescasse,
A Montpernasse.

VI MARCHE DES DOS

A bas la romance et l'idylle,
Les oiseaux, la forêt, le buisson,
Des marlous, de la grande ville,
Nous allons chanter la chanson !

V'là les dos, viv'nt les dos !
C'est les dos les gros,
 Les beaux,
A nous les marmites !
Grandes ou petites ;
V'là les dos, viv'nt les dos !
C'est les dos les gros,
 Les beaux,
A nous les marmit' et vivent les dos !

Marlous, nos marmites sont belles,
Le bourgeois les adore, à genoux,
Et Paris, qui compte avec elles,
Est forcé d' compter avec nous.

V'là les dos, viv'nt les dos !
C'est les dos les gros,
 Les beaux,
A nous les marmites !
Grandes ou petites ;
V'là les dos, viv'nt les dos !
C'est les dos les gros,
 Les beaux,
A nous les marmit' et vivent les dos !

Le riche a ses titres en caisse,
Nous avons nos valeurs en jupon,
Et malgré la hausse ou la baisse,
Chaque soir, on touche un coupon.

V'là les dos, viv'nt les dos !
C'est les dos les gros,
 Les beaux,

A nous les marmites !
Grandes ou petites ;
V'là les dos, viv'nt les dos !
C'est les dos les gros,
Les beaux,
A nous les marmit' et vivent les dos !

Le pante a beau fair' des largesses,
Il ne peut être aimé comme nous,
Il a beau fader nos gonzesses,
Il n' sait pas leur foutre des coups.

V'là les dos, viv'nt les dos !
C'est les dos les gros,
Les beaux,
A nous les marmites !
Grandes ou petites ;
V'là les dos, viv'nt les dos !
C'est les dos les gros,
Les beaux,
A nous les marmit' et vivent les dos !

La rousse a beau serrer les mailles
Du filet qu'elle tend aux déchus,
Nous savons, grâce à nos écailles,
Glisser entre ses doigts crochus.

V'là les dos, viv'nt les dos !
C'est les dos les gros,
Les beaux,
A nous les marmites !
Grandes ou petites ;
V'là les dos, viv'nt les dos !
C'est les dos les gros,
Les beaux,
A nous les marmit' et vivent les dos !

Pourtant, les jours de guillotine,
Quand la loi raccourcit un marlou,
Nous allons lui chanter matine,

Pendant qu'on lui coupe le cou.

V'là les dos, viv'nt les dos !
C'est les dos les gros,
Les beaux,
A nous les marmites !
Grandes ou petites ;
V'là les dos, viv'nt les dos !
C'est les dos les gros,
Les beaux,
A nous les marmit' et vivent les dos !

VII RONDE DES MARMITES

La nuit tous les chats sont gris,

Dansons la ronde !

La nuit tous les chats sont gris,

Dansons la ronde !

Faisons le tour de Paris,

De Montmartre à Mont-Souris.

Dansons la ronde

Des marmites de Paris,

Ohé ! les souris !

Les rongeurs du monde !

Faisons sauter avec nous

Nos michets et nos marlous.

Dansons la ronde !

Paris est à nous !

Nous consolons les cocus,

Dansons la ronde !

Nous consolons les cocus,

Dansons la ronde !

En tout temps on les a vus

Nous apporter leurs écus.

Dansons la ronde

Des marmites de Paris,

Ohé ! les souris !

Les rongeurs du monde !

Faisons sauter avec nous

Nos michets et nos marlous.

Dansons la ronde !

Paris est à nous !

A l'heure des assassins,

Dansons la ronde !

A l'heure des assassins,

Dansons la ronde !

Nous endormons, sur nos seins,

Les sergents et les roussins.

Dansons la ronde

Des marmites de Paris,

Ohé ! les souris !

Les rongeurs du monde !

Faisons sauter avec nous

Nos michets et nos marlous.

Dansons la ronde !

Paris est à nous !

Nous nous foutons bien des lois,

Dansons la ronde !

Nous nous foutons bien des lois,

Dansons la ronde !

Les ducs, les princes, les rois

Se réchauffent sous nos toits !

Dansons la ronde

Des marmites de Paris,

Ohé ! les souris !

Les rongeurs du monde !

Faisons sauter avec nous

Nos michets et nos marlous.

Dansons la ronde !

Paris est à nous !

Petit poisson grandira,

Dansons la ronde !

Petit poisson grandira,

Dansons la ronde !

Et tant que Paris sera

La marmite bouillira !

Dansons la ronde

Des marmites de Paris,

Ohé ! les souris !

Les rongeurs du monde !

Faisons sauter avec nous

Nos michets et nos marlous.

Dansons la ronde !

Paris est à nous !

La nuit tous les chats sont gris,

Dansons la ronde !

La nuit tous les chats sont gris,

Dansons la ronde !

Faisons le tour de Paris,

De Montmartre à Mont-Souris.

Dansons la ronde

Des marmites de Paris,

Ohé ! les souris !

Les rongeurs du monde !

Faisons sauter avec nous

Nos michets et nos marlous.

Dansons la ronde !

Paris est à nous !

VIII A SAINT-LAZARE

C'est de d' la prison que j' t'écris,
Mon pauv' Polyte,
Hier je n' sais pas c' qui m'a pris,
A la visite ;
C'est des maladi's que s' voient pas
Quand ça s' déclare,
N'empêch' qu'aujourd'hui j' suis dans l' tas,
A Saint-Lazare !

Mais pendant c' temps-là, toi, vieux chien,
Quéqu' tu vas faire ?
Je n' peux t'envoyer rien de rien,
C'est la misère.
Ici, tout l'monde est décavé,
La braise est rare ;
Faut trois mois pour faire un linvé,
A Saint-Lazare.

Vrai, d' te savoir comm' ça, sans l' sou,
Je m' fais eun' bile ! ...
T'es capab' de faire un sal' coup,
J' suis pas tranquille.
T'as trop d' fierté pour ramasser
Des bouts d' cigare,
Pendant tout l' temps que j' vas passer,
A Saint-Lazare.

Va-t'en trouver la grand' Nana,
Dis que j'la prie
D' casquer pour moi, j'y rendrai ça
A ma sortie.
Surtout n'y fais pas d' boniments,
Pendant qu'je m' marre
Et que j' bois des médicaments,
A Saint-Lazare.

Et pis, mon p'tit loup, bois pas trop,
Tu sais qu' t'es teigne,
Et qu' quand t'as un p'tit coup d' sirop
Tu fous la beigne ;
Si tu t' faisais coffrer, un soir,
Dan' eun' bagarre,
Ya pus personn' qui viendrait m' voir,
A Saint-Lazare.

J' finis ma lette en t'embrassant,
Adieu, mon homme,
Malgré qu'tu soy' pas caressant,
Ah ! j' t'ador' comme
J'adorais l' bon Dieu comm' papa,
Quand j'étais p'tite,
Et qu' j'allais communier, à
Saint'-Marguerite

IX A LA ROQUETTE

En t'écrivant ces mots j' frémis
Par tout mon être,
Quand tu les liras j'aurai mis
L' nez à la f'nête ;
J' suis réveillé, depuis minuit,
Ma pauv' Toinette,
J'entends comme eune espèc' de bruit,
A la Roquette.

L' Président n'aura pas voulu
Signer ma grâce,
Sans dout' que ça yaura déplu
Que j' me la casse ;
Si l'on graciait à chaqu' coup
Ça s'rait trop chouette,
D' temps en temps faut qu'on coupe un cou,
A la Roquette.

Là-haut, l' soleil blanchit les cieux,
La nuit s'achève,
I's vont arriver, ces messieurs,
V'là l' jour que s' ève.
Maint'nant j'entends, distinctement,
L' peupe, en goguette,
Qui chant' su' l'air de " *L'Enterr'ment* ",
A la Roquette.

Tout ça, vois-tu, ça n' me fait rien,
C' qui m'paralyse
C'est qu'i' faut qu'on coupe, avant l' mien,
L' col de ma ch'mise ;
En pensant au froid des ciseaux,
A la toilette,
J'ai peur d'avoir froid dans les os,
A la Roquette.

Aussi j' vas m' raidir pour marcher,
Sans qu'ça m'émeuve,
C'est pas moi que j' voudrais flancher
Devant la veuve ;
J' veux pas qu'on dis' que j'ai eu l' trac
De la lunette,
Avant d'éternuer dans l' sac,
A la Roquette.

X V'LA L' CHOLÉRA QU'ARRIVE

Paraît qu'on attend l' choléra,
La chose est positive.
On n' sait pas quand il arriv'ra,
mais on sait qu'il arrive.

V'là l' choléra ! V'là l' choléra !
V'là l' choléra qu'arrive !
De l'une à l'autre rive
Tout le monde en crèv'ra !
V'là l' choléra ! V'là l' choléra !
V'là l' choléra qu'arrive !
De l'une à l'autre rive
Tout le monde en crèv'ra !

Les pharmaciens vont, répétant :
Il vient ! ... la chose est sûre ;
Ach'tez-nous du désinfectant...
Du sulfat', du chlorure.

V'là l' choléra ! V'là l' choléra !
V'là l' choléra qu'arrive !
De l'une à l'autre rive
Tout le monde en crèv'ra !
V'là l' choléra ! V'là l' choléra !
V'là l' choléra qu'arrive !
De l'une à l'autre rive
Tout le monde en crèv'ra !

Les sacristains et les abbés
Répètent des cantiques
Pour attirer les macchabé's *
Dans leurs sacré's boutiques.

V'là l' choléra ! V'là l' choléra !
V'là l' choléra qu'arrive !
De l'une à l'autre rive
Tout le monde en crèv'ra !
V'là l' choléra ! V'là l' choléra !
V'là l' choléra qu'arrive !
De l'une à l'autre rive
Tout le monde en crèv'ra !

On rassemble des capitaux
Pour fabriquer des bières.
On vendra des cercueils, en gros,
A la port' des cim'tières.

V'là l' choléra ! V'là l' choléra !
V'là l' choléra qu'arrive !
De l'une à l'autre rive
Tout le monde en crèv'ra !
V'là l' choléra ! V'là l' choléra !
V'là l' choléra qu'arrive !
De l'une à l'autre rive
Tout le monde en crèv'ra !

Tous les matins, avant midi,
Dans une immense fosse,
On apport'ra les refroidis
Qu'on empil'ra par grosse

V'là l' choléra ! V'là l' choléra !
V'là l' choléra qu'arrive !
De l'une à l'autre rive
Tout le monde en crèv'ra !
V'là l' choléra ! V'là l' choléra !
V'là l' choléra qu'arrive !
De l'une à l'autre rive
Tout le monde en crèv'ra !

L'bon Dieu, du haut du Sacré-Cœur,
Chante, avec tout' sa clique,
Et les cagots reprenn'nt en chœur :
Crève la République !!!
Parce, Domine, Parce populo tuo ;
Ne in æternum irascaris nobis.

V'là l' choléra ! V'là l' choléra !
V'là l' choléra qu'arrive !
De l'une à l'autre rive
Tout le monde en crèv'ra !
V'là l' choléra ! V'là l' choléra !
V'là l' choléra qu'arrive !
De l'une à l'autre rive
Tout le monde en crèv'ra !

XI FANTASIE TRISTE

I' bruinait... L' temps était gris,
On n' voyait pus l'ciel... L'atmosphère,
Semblant suer au-d'ssus d' Paris,
Tombait en bué' su' la terre.

I' soufflait quéqu' chose... on n' sait d'où,
C'était ni du vent, ni d' la bise,
Ça glissait entre l' col et l' cou
Et ça glaçait sous not' chemise.

Nous marchions d'avant nous, dans l'
brouillard,
On distinguait des gens maussades.
Nous, nous suivions un corbillard
Emportant l'un d' nos camarades.

Bon Dieu ! qu' ça faisait froid dans l' dos !
Et pis c'est qu'on n'allait pas vite ;
La moell' se figeait dans les os,
Ça puait l' rhume et la bronchite.

Dans l'air yavait pas un moineau,
Pas un pinson, pas un' colombe,
Le long des pierr' i' coulait d' l'eau,
Et ces pierr's-là... c'était sa tombe.

Et je m' disais, pensant à lui
Qu'j'avais vu rire au mois d' septembre :
Bon Dieu ! qu'il aura froid c'tte nuit
C'est triste d' mourir en décembre.

J'ai toujours aimé l' bourguignon,
I' m' sourit chaqu'fois qu'i' s'allume ;
J'voudrais pas avoir le guignon
D' m'en aller par un jour de brume.

Quand on s'est connu l' teint vermeil,
Riant, chantant, vidant son verre,
On aim' ben un rayon d'soleil...
Le jour oùsqu'on vous porte en terre.

XII BELLEVILLE-MÉNILMONTANT

Papa c'était un lapin
Qui s'app'lait J.-B. Chopin
Et qu'avait son domicile,
A Bell'ville ;
L' soir, avec sa p'tit' famille,
I' s' balladait, en chantant,
Des hauteurs de la Courtille,
A Ménilmontant.

I' buvait si peu qu'un soir
On l'a r'trouvé su' l' trottoir,
Il 'tait crevé ben tranquille,
A Bell'ville,
On l'a mis dans d' la terr' glaise,
Pour un prix exorbitant,
Tout en haut du Pèr'-Lachaise,
A Ménilmontant.

Depis, c'est moi qu'est l' sout'neur
Naturel à ma p'tit' sœur,
Qu'est l'ami d' la p'tit' Cécile,
A Bell'ville,
Qu'est sout'nu' par son grand frère,
Qui s'appelle Eloi Constant,
Qu'a jamais connu son père,
A Ménilmontant.

Ma sœur est avec Eloi,
Dont la sœur est avec moi,
L'soir, su' l' boul'vard, ej' la r'file,
A Bell'ville ;
Comm' ça j' gagn' pas mal de braise,
Mon beau-frère en gagne autant,
Pisqu'i' r'fil' ma sœur Thérèse,
A Ménilmontant.

L' Dimanche, au lieu d' travailler,
J' mont' les mô'm' au poulailler,
Voir jouer l' drame ou l' vaud'ville,
A Bell'ville ;
Le soir, on fait ses épates,
On étal' son culbutant
Minc' des g'noux et larg' des pattes,
A Ménilmontant.

C'est comm' ça qu' c'est l' vrai moyen
D' dev'nir un bon citoyen :
On grandit, sans s' fair' de bile,
A Bell'ville,
On cri' : Viv' l'Indépendance !
On a l' cœur bath et content,
Et l'on nag', dans l'abondance,
A Ménilmontant.

XIII SONNEUR

Yen a des tas qui sont des sa -
- lauds: Grands, moyens, p'tits, gros, gras, maigre' ;
I's font des métiers... j' fous pas d' ça,
Moi, j' fous nib ed' nib, ej' suis pègre.

Pègr'... mais pas pègre à la mi' d' pain :
Pègre d' naissanc', d'autor et d' riffe,
Pègre d' la haute et j' colle un paing
Au pantrio, quand i' se r'biffe.

Et quand i' veut r'piquer au tas
Ou quand i'veut gueuler je l'scionne...
J'y crèv' la peau, je l' fous en bas ;
Des fois, pour m'amuser, je l' sonne...

Ben oui, je l' sonne ! Et pis après ?
J'attrap' les deux oreill's du gonce
Et pis j'y cogn' la têt' su' l' grès,
Pas su' l' pavé d' bois... ça s'enfonce.

Tandis que l' pavé d' grès, c'est dur...
Mêm' quand on n'a pas les mains lourdes,
Après quat' cinq coups on est sûr
Que l' sang y sort par les esgourdes.

XIV A MONTROUGE

Mon daron voyait tout en noir,
I' f'sait l' croq'mort dans " *L'Assommoir* "
C'est pour ça qu'on l'app'lait Bazouge,
A Montrouge.

J'en connais qui voient tout en blanc,
I's en boulott'nt, i's ont pas d' sang !
Moi j'en ai, mais j'vois tout en rouge,
A Montrouge.

C'est mon blot, moi, v'là mon pépin :
J' saigne un goncier comme un lapin...
Ya pas gras les nuits qu' Bibi bouge,
A Montrouge.

J'ai l' foi' chaud, dans ma peau l' sang bout,
Quand j' vois roug' dans l' noir ej' crèv' tout !
Gare au pant' qui veut suiv' ma gouge,
A Montrouge ;

C'est Rosa... j' sais pas d'où qu'a vient,
Alle a l' poil roux, eun' têt' de chien...
Quand a passe on dit : v'là la Rouge,
A Montrouge.

Quand a tient l' michet dan' un coin,
Moi j' suis à côté... pas ben loin...
Et l' lendemain l' sergot trouv' du rouge
A Montrouge.

XV RÉCIDIVISTE

Comment, v'là d'jà ménuît qui sonne !
Ej' croyais pas qu'il 'tait si tard,
C'est vrai qu'on rencont' pus personne
Et qu'on n'entend pus grand pétard.
Vrai, si j'étais propriétaire,
J'irais ben m' coucher un moment...
Mais je n' suis mêm' pas locataire...
V'là pourquoi que j' cherche un log'ment :

Un coin d' chambre, eun' soupente, eun' niche,
Eun' machine oùsqu'on est chez soi,
Oùsqu' quand i' pleut on s'en fiche,
Oùsqu'on a chaud quand i' fait froid ;
Quand j'étais p'tit ej' me rappelle
Que c'était comm' ça chez moman...
Aujord'hui, forcé d' fair 'flanelle...
V'là pourquoi que j' cherche un log'ment.

Les jours ed' beau j'ai ben la r'ssource
Ed' me faire un lit su' un banc,
C'est d' la choquette, après eun' course,
Ed' s'étend' su' l'dos ou su' l' flanc,

Mais pas moyen d' dormir tranquille,
Oh ! là là ! qué chambardement ! ...
C'est des poivrots, des sergents d' ville...
porquoi que j' cherche un logement.

Coucher sous les ponts, ça m' dégoûte,
On y trouve eun' merde à chaqu' pas,
Et moi qu'j'ador' casser eun' croûte
Avant d' m'endormir, ej' peux pas :
Pour un rien mon cœur es' dérange,
On se r'fait pas l' tempérament...
J'aim' pas c'tte odeur-là quand ej' mange,
V'là pourquoi que j' cherche un log'ment.

Mais j'ai mon plan, ej' suis mariolle :
Quand les jug' auront assez d' moi
Et qu'i's auront soupé d' ma fiole,
Faura ben qu'i's m'appliqu'nt la loi ;
Vous savez ben, la loi nouvelle
Qui condamne l' gouvernement
A m'envoyer à la Nouvelle...
V'là pourquoi que j' cherche un log'ment.

XVI A LA GLACIÈRE

C'était l' pus beau, c'était l' pus gros,
Comm' qui dirait l'Emp'reur des dos,
l' gouvernait à la barrière,
A la Glacière.

Son père', qu'est mort à soixante ans, *
L'avait r'levée aussi dans l' temps ;
Sa mère avait été daufière,
A la Glacière.

Lui, quand il était tout p'tit,
l' f'sait des galipet's dans l' lit
D' la Biè', qu'est eun' joli' rivière,
A la Glacière.

Plus tard i' conduisit les veaux,
Après i' fit trotter les ch'vaux,
En s'agrippant à leur crinière,
A la Glacière.

Quand i' fallait r'cevoir un gnon,
Ou bouffer l' nez d'un maquignon,
Il était jamais en arrière,
A la Glacière.

l' racontait, avec orgueil,
Qu'i' s'avait fait crever un œil,
Un soir, au coin d'eun' pissotière,
A la Glacière.

l' parlait aussi d'un marron...
D'eun' nuit qu'on yavait sonné l' front,
Ça yavait r'tourné la caftière,
A la Glacière.

l' vient d' tomber comme un César,
Comme un princ' du sang, comme un czar :
On l'a crevé la s'main' dernière,
A la Glacière.

C'est pas un gros, c'est un p'tit mac
Qui ya mis d' l'air dans l'estomac,
En y faisant eun' boutonnière,
A la Glacière.

C'était l' pus beau, c'était l' pus gros,
Comm' qui dirait l'Emp'reur des dos,
l' gouvernait à la barrière,
A la Glacière.

XVII LES VRAIS DOS

Ça s'appell' des genss' à son aise,
Mais c'est pas eux qu'est les malins ;
Si c'est toujours' eux qu'a la braise,
C'est toujours' eux qui s'ra les daims.

I's sont frusqués avec des p'lures
Qu'on leur-z-y fait esprès pour eux,
L'hiver i's s' coll'nt dans des fourrures...
Dame ! ya pas qu'nous qu'est des frileux.

Quand ça jou', qu' ça gagne ou qu' ça perde,
Ça s'en fout... et ça fait un foin ! ...
Leux gonzess's aussi fait sa merde,
Ah ! si j'en t'nais eun' dan' un coin ! ...

Ma gosse, à moi, c'est eun' gironde,
Mais a crân' pas comm' ces femm's-là
D'ailleurs faut qu'a parle à tout l' monde
Pisque c'est l' métier qui veut ça.

Quand on n'est pas braiseux d' naissance,
Pour viv' faut ben truquer un peu...
Ces gonc's-là, c'en a t'i' d' la chance,
Ça mange et ça boit quand ça veut.

Et pis ça nous appell' les dos...
Ah ! nom de Dieu ! j' suis pas bégueule !
Mais si 'yavait pas tant d' sergots
Minc' ! que j' leur-z-y cass'rais la gueule !

XVIII A LA BASTILLE

Son papa s'appelle Abraham,
Il est l'enfant du macadam,
Tout comm' sa môme en est la fille,
A la Bastille.

A quinze ans a s'app'lait Nini,
All' 'tait grosse et grass' comme un I
A f'sait des travaux à l'aiguille,
A la Bastille.

Quand alle eût seize ans révolus,
A s'app'lait... je n'me l' rappell' pus,
A s'prom'nait autour de la grille,
A la Bastille.

On la rencontrait tous les soirs,
Parfois l'éclat d' ses grands yeux noirs
Faisaient pâlir la lun' qui brille,
A la Bastille.

Maint'nant a sert dan' eun' maison
Où qu'on boit d'la bière à foison,
Et du champagne qui pétille,
A la Bastille.

Ses tables sont un rendez-vous :

Les jeunes, les vieux y vont tous ;
I' faut voir comme a les étrille,
A la Bastille.

Mais si ses clients sont nombreux,
I' paraît qu'i's sont tous heureux :
Alle est si bonne et si gentille,
A la Bastille.

Pour eun' thune a r'tir' son chapeau,
Pour deux thun' a r'tir' son manteau,
Pour un sigue on la déshabille,
A la Bastille

Alle a pas encore eu d'amant,
Alle a qu' son père et sa maman,
C'est ell' qui soutient sa famille,
A la Bastille.

Son papa s'appelle Abraham,
Il est l'enfant du macadam,
Tout comm' sa môme en est la fille,
A la Bastille.

XIX AMOUREUX

H'u !... nom de Dieu ! me v'là cinglé.
Depis tantôt que j' me trimballe
C'est toujours moi qu' j'ai régalé,
Et j' suis rond... mais rond comme eun' balle.
Quand j' vas rentrer, Cécil' gueul'ra,
A tap'ra su' son p'tit Fransisque,
Mais pisque c'est ell' qui trinq'ra,
J' suis pas pressé, moi, qu'est-c' que j' risque ?

H'u !... nom de Dieu !... v'là qu' j'ai l'hoquet !
Ça s'rait du prop' que j' dégobille ;
Si j' trouve encore un mastroquet
D'ouvert, je m' paye eun' petit' fille.
Ça m' débarbouill'ra l' cœur et pis
D'abord, ej' suis rond comme un disque,
J' m'arrondirai pas pus que j' suis.
H'u ! pis j' m'en fous, moi, qu'est-c' que j' risque ?

H'u !... nom de Dieu !... ça va pas mieux :
C'est c' bon Dieu d'hoquet qui m' tracasse ;
Ej' vas m' payer eun' demi' d' vieux,
Ça me r'mettra l' cœur à sa place.
Eun' demi' d' vieux... c'est pas de r'fus,
Dame, ej' suis raid' comm' l'obélisque,
Sûr, ej' me raidirai pas pus.
H'u !... pis j' m'en fous, moi, qu'est-c' que j' risque ?

H'u !... nom de Dieu !... j' suis amoureux !
Mais ce soir, Cécil' f'ra la rosse :
Madam' ne veut pas m' rende heureux
Quand j' suis plein... alle a peur d'un gosse.
J'en ai soupé du boniment,
Ej' vas m' payer eune odalisque,
Après, si a devient maman,
Cell'-là, j' m'en fous, h'u !... qu'est-c' que j' risque ?

XX LA NOIRE

A mon Régiment, le 113e de ligne

La Noire est fille du canton
Qui se fout du qu'en dira-t-on.
Nous nous foutons de ses vertus,
Puisqu'elle a les tétons pointus.
Voilà pourquoi nous la chantons :
Vive la Noire et ses tétons !

Elle a deux sourcils et deux yeux
Qui sont plus noirs que ses cheveux,
Dans les yeux brille un éclair blanc
Qui vous fait pétiller le sang !
Voilà pourquoi nous la chantons :
Vive la Noire et ses tétons !

Son haleine, comme sa peau,
A des senteurs de fruit nouveau.
Quand on aspire, entre ses dents,
On croit respirer du printemps.
Voilà pourquoi nous la chantons :
Vive la Noire et ses tétons !

La Noire n'a qu'un seul amant
Qui s'appelle le Régiment.
Et le Régiment le sait bien,
La Noire a remplacé le chien...
Voilà pourquoi nous la chantons :
Vive la Noire et ses tétons !

Frères, jurons, sur ses appas,
Que Bismarck n'y touchera pas.
Pour elle, à l'ombre du Drapeau,
Nous nous ferons crever la peau.
Voilà pourquoi nous la chantons :
Vive la Noire et ses tétons !

XXI A GRENELLE

Quand j' vois des fill's de dix-sept ans,
Ça m' fait penser qu'ya ben longtemps,
Moi aussi j' l'ai été pucelle,
A Grenelle.

Mais c'est un quartier plein d' soldats,
On en rencontre à tous les pas,
Jour et nuit i's font sentinelle,
A Grenelle.

J'en ai t'i' connu des lanciers,
Des dragons et des cuirassiers,
I's m' montraient à m' tenir en selle,
A Grenelle.

Fantassins, officiers, colons
Montaient à l'assaut d' mes mam'lons,
I's m' prenaient pour eun' citadelle,
A Grenelle.

Moi j' les prenais tous pour amants,
J' commandais tous les régiments,
On m'app'lait mam' la colonelle,
A Grenelle.

Mais ça m' rapportait que d' l'honneur,
Car si l'amour ça fait l' bonheur,
On fait pas fortune avec elle,
A Grenelle.

Bientôt j' m'aperçus qu' mes beaux yeux
Sonnaient l'extinction des feux,
On s' mirait pus dans ma prunelle,
A Grenelle.

Mes bras, mes jambes, mes appas,
Tout ça foutait l' camp, à grands pas,
J'osais pus fair' la p'tit' chapelle,
A Grenelle.

Aujourd'hui qu' j'ai pus d' position,
Les régiments m' font eun' pension :
On m' laisse' manger à la gamelle,
A Grenelle.

Ça prouv' que quand on est putain,
Faut s'établir Chaussé'-d'Antin,
Au lieu d' se faire eun' clientèle,
A Grenelle.

XXII CÔTIER

Psit !... viens ici, viens que j' t'accroche,
V'là l'omnibus, faut démarrer !
Ruhau !.. r'cul' donc, hé ! têt' de boche !
Tu vas p'têt' pas t' foute à tirer
Au cul ? T'en as assez d' la côte ?
T'as déjà soupé du métier ?
Mais tu peux pus en faire un aute,
Te v'là comm' moi ; te v'là côtier.

Dia ! quéqu' tu f'sais dans ta jeunesse ?
T'as p't'êt' ben couru à Longchamps,
T'as p't'êt' été l' cheval d'Ernesse
Quand i' la donnait dans les camps ;
Hein, mon colon, tu f'sais ta gueule,
Tu marquais l' pas aux porte-sac,
Aujord'hui, c'est moi que j' t'engueule :
Psit ! viens ici, hé ! Cavaignac.

Quéqu' tu r'gard' ? eun' jument qui pisse,
Ça t' fait donc encor' de l'effet ?
Vrai, j' t'aurais pas cru si novice,
Les femm's !... tiens... (*il crache*) v'là l'effet qu' ça m' fait.
Viens, mon salaud, viens, guide à gauche,
T'es trop vieux, va, pour dérailler,
D'ailleurs, c'est pour ça qu'on t'embauche :
Tu n'es pus bon qu'à travailler.

Ça t'étonn' ?... ben vrai, tu m'épates :
C'est la vi'... faut porter l' licou
Tant qu'on tient un peu su' ses pattes
Et tant qu'on peut en foute un coup.
Et pis après, c'est la grand' sorgue,
Toi, tu t'en iras chez Maquart,
Moi, j'irai p't'êt' ben à la morgue,
Ou ben ailleurs... ou ben aut' part.

XXII A LA MADELEINE

Moi, je n' gob' pas
El' son du glas
D' l'églis' du Maine,
J'aim' cent fois mieux
Les chants joyeux
Ed' la Mad'leine.

Ya des chouett's gens
Qu'a des argents
Et d' la bedaine ;
Ya pas d' lapins,
Ya qu' des rupins,
A la Mad'leine.

Pis ya des dos
Qu'a l' dos pus gros
Qu' les dos du Maine ;
Et par dessus
Des pardessus,
A la Mad'leine.

I's ont des Louis
Qu'a beaucoup d' louis,
Sans beaucoup d' peine,
Car, à l'écart,
A font leur quart,
A la Mad'leine.

Quand i's crèv'ront,
I's s'en iront
L' cul dans la laine,
Comm' tous les mac-
-chabé's qu'a l' sac,
A la Mad'leine.

Moi, quand j' crèv'rai,
Ej' m'en irai
Sans qu'on amène
L' corps et l' corbi-
-llard à bibi,
A la Mad'leine.

XXIV SOULAUD

Ah ça, pleut-i' pas ou c' qu'i' pleut ?
Sûr i' pleut !... j' parie eun' chopine.
I' fait si tell'ment noir qu'on peut
Pas seul'ment voir si i' lansquine.

Cré nom de Dieu ! c'est épatant !
Pleut-i' ? Pleut-i' pas ? c'est un combe !
Je n' sens rien de rien et pourtant
Nom de Dieu ! j'entends ben qu' ça tombe.

Sûr i' pleut ! Mêm' qu' ça coul' dru :
Ça dégringol' par la gargouille.
Jusqu'à présent j'ai toujours cru
Qu' quand i' tombe d' l'eau ça vous mouille...

Et j' suis pas mouillé... j' suis soulaud.
Tiens ! Qu'est-c' que j' sens là l' long d' ma cuisse ?
Ah ben ! c'est moi que lâche d' l'eau...
Alors i' pleut pas !... c'est que j' pisse !

XXV A MONTMORTE

Malgré que j' soye un roturier,
Le dernier des fils d'un Poirier
D' la ru' Berthe,
Depuis les temps les plus anciens,
Nous habitons, moi-z-et les miens,
 A Montmorte.

L'an mil-huit-cent-soixante et dix,
Mon papa qu'adorait l' trois-six
 Et la verte,
Est mort à quarante et sept ans,
C' qui fait qu'i' r'pose d'puis longtemps,
 A Montmorte.

Deux ou trois ans après je fis
C' qui peut s'app'ler, pour un bon fils,
 Eun' rud' perte :
Un soir, su' l' boul'vard Rochechouart,
Ma pauv' maman se laissait choir,
 A Montmorte.

Je n' fus pas très heureux depuis,
J'ai ben souvent passé mes nuits
 Sans couverte,
Et ben souvent, quand j'avais faim,
J'ai pas toujours mangé du pain,
 A Montmorte.

Mais on était chouette, en c' temps-là,
On n' sacrécœurail pas sur la
 Butt' déserte,
Ej' faisais la cour à Nini,
Nini qui voulait fair' son nid,
 A Montmorte.

Un soir d'automne, à c' qu'i' paraît,
Pendant qu' la vieill' butte r'tirait
 Sa rob' verte,
Nous nous épousions, dans les foins,
Sans mair', sans noce et sans témoins,
 A Montmorte.

Depuis nous avons des marmots :
Des p'tit's jumell's, des p'tits jumeaux
 Qui f'ront, certe,
Des p'tits Poirier qui grandiront,
Qui produiront et qui mourront,
 A Montmorte.

Malgré que j' soye un roturier,
Le dernier des fils d'un Poirier
 D' la ru' Berthe,
Depuis les temps les plus anciens,
Nous habitons, moi-z-et les miens,
 A Montmorte.

XXVI JALOUX

Polyt' c'est un copain à moi :
Un chouette, un zigard, un vieux frère,
Mais i' chahut' ma ménagère,
Et par moment, ça m' fout un froid.

C'est pas qu' j'ay' l' cœur à la tendresse,
Mais j' suis jaloux. Vous comprenez :
Ej' veux pas qu'on r'trouss' ma gonzesse,
V'là porquoi qu' j'ai Polyt' dans l' nez.

XXVII A LA CHAPELLE

Quand les heur' a tomb'nt comm' des glas,
La nuit quand i' fait du verglas,
Ou quand la neige a s'amoncelle,
A la Chapelle,

On a frio, du haut en bas,
Car on n'a ni chaussett's, ni bas ;
On transpir' pas dans d' la flanelle,
A la Chapelle.

On a beau s' payer des souliers,
On a tout d' mêm' frisquet aux pieds,
Car les souliers n'ont pas d' semelle,
A la Chapelle.

Dans l' temps, sous l'abri, tous les soirs,
On allumait trois grands chauffoirs,
Pour empêcher que l' peupe i' gèle,
A la Chapelle.

Alors on s'en foutait du froid !
Là-d'ssous on était comm' chez soi,
El' gaz i' nous servait d' chandelle,
A la Chapelle.

Mais l' quartier d'venait trop rupin
Tous les sans-sou, tous les sans-pain
Radinaient tous, mêm' ceux d' Grenelle,
A la Chapelle.

Et v'là porquoi qu' l'hiver suivant
On n' nous a pus foutu qu' du vent.
Et l' vent n'est pas chaud, quand i' gèle,
A la Chapelle.

Aussi, maint'nant qu'on n'a pus d' feu,
On n' se chauff' pus, on grinche un peu...
I' fait moins froid à la Nouvelle
Qu'à la Chapelle.

XXVIII

GRÉVISTE

Parigo, quoi !... des Batigneule',
Toujours prêt à coller un paing,
Mais j' comprends pas qu'on s' cass' la gueule
Pour gagner d' quoi s'y fout' du pain.
El' travail... c'est ça qui nous crève,
Mêm' les ceux qu'est les mieux bâtis,
V'là porquoi que j' m'ai mis en grève...
Respec' aux abattis.

J' tiens à ma peau, moi, mes brave homme,
Tous les matins j'en jette un coup
Dans les journal et j'y vois comme
Les turbineurs i's s' cass' el' cou...
Moi !... j' m'en irais grossir la liste
Ed' ceux qu'on rapporte aplatis ?...
Pus souvent... ej' suis fataliste...
Respec' aux abattis.

Tenez, ya quéqu' chos' qui m' dépasse :
C'est les travail à la vapeur,
Tôt ou tard i' faut qu'on y passe,
Là, c'est réglé, gnya pas d'erreur :

Des gens qui n'est mêm' pas malade !
L' matin i's s' lèv'nt, les v'là partis...
El' soir i's sont en marmelade...
Respec' aux abattis.

Ben ! et ceux qu'on voit su' la Seine
Enfoncer des pieux... qué métier !...
En v'là des gonciers qu'ont d' la peine :
I's s' tir' à six su' un bélier !
Moi, ces travaux-là, ça m'épate,
J' touch'rai jamais un pilotis, *
J'aurais peur de m' casser eun' patte...
Respec' aux abattis.

Au lieu d' gueuler après les mines,
D' fair' des discours et d' discuter
Su' les fabriqu' et les usines,
Moi j' dis qu'on f'rait mieux d'inventer
Des travaux dont qu' personne n' crève...
Jusque-là, vous êt' avertis,
J' marche pas... J' continu' ma grève...
Respec' aux abattis.

XXIX CASSEUR DE GUEULES

I's ont la gueule et la vi' dures
Ceux qu'on appell' les princ's du sang,
Pourtant, paraît qu'on prend des m'sures
Pour les expulser. Bon Dieu ! d' sang-
Dieu !... Des m'sur's... j'en connais qu'eun' seule :
Pour nous débarrasser d' tout ça :
I' faut leur-z-y casser la gueule...
Ya qu'un vrai moyen... c'est çui-là. *

C'est comm' les curés : des Jean-fesse, *
Un tas d' clients qui foutent rien
Que d' licher du pive à la messe ;
Ça vaut pas les quat' fers d'un chien.
I's ont beau fair' les bons apôtres,
Faut leur casser la gueule aussi.
Pis faut casser la gueule aux autres,
Si 'ya besoin d' quéqu'un... m' voici !

J' tap'rai dans l' tas d' ceux qu'a pas d' blouse,
J' cass'rai la gueule aux proprios,
A tous les gens qu'a d' la galtouze
Qu'il a gagné' dans des agios.
D'abord, moi, j'ai pas l' rond, j' suis meule,
Aussi, rich's, nobl' eq cætera,
I' faut leur-z-y casser la gueule...
Et pis après... on partagera !

XXX LÉZARD

On prend des magnièr' à quinze ans,
Pis on grandit sans
Qu'on les perde :

Ainsi, moi, j'aim' ben roupiller,
J' peux pas travailler,
Ça m'emmerde.

.....

J'en foutrai jamai' eun' secousse,
Mêm' pas dans la rousse
Ni dans rien.

Pendant que l' soir ej' fais ma frape,
Ma sœur fait la r'tape
Et c'est bien :

Alle a pus d' daron, pus d' daronne,
Alle a pus personne,
Alle a qu' moi.

Au lieu d' sout'nir ses père et mère,
A soutient son frère,
Et pis, quoi ?

Son maquet, c'est mon camarade :
I' veut ben que j' fade
Avec eux.

Aussi j' l'aim', mon beau-frère Ernesse,
Il est à la r'dresse
Pour nous deux.

Ej' m'occup' jamais du ménage,
Ej' j' suis libe, ej' nage
Au dehors,

Ej' vas sous les sapins, aux buttes,
Là j'allong' mes flûtes
Et j' m'endors?

.....

On prend des magnièr' à quinze ans,
Pis on grandit sans
Qu'on les perde :

Ainsi, moi, j'aim' ben roupiller,
J' peux pas travailler,
Ça m'emmerde.

XXXI GRELOTTEUX

Vrai... 'ya des mois qu'on n'a pas d' veine.
Quand j' dis des mois, j' sais pas c' que j' dis :
J' m'ai toujours connu dans la peine,
Sans un pélot, sans un radis...
Ça s'rait pas trop tôt que j' boulotte,
J' vas tomber malade, à la fin,
I' fait chaud et pourtant j' grelotte !
C'est-i' la fiève ou ben la faim ?

Nom de Dieu ! j' suis pas à mon aise,
C'est épatant... j' sai pas c' que j'ai,
Avec ça j'ai la gueul' mauvaise...
C'est pourtant pas c' que j'ai mangé.
Si j'aurais mangé d' la gib'lotte
Ça sentirait meilleur : c'est fin,
C'est bon, c'est chaud... ah ! c' que j' grelotte !
C'est-i' la fiève ou ben la faim ?

Allons bon, v'là mes dents qui claquent !...
J' sais pas c' que j'ai, c'est épatant :
J'entends les os d' mes jamb's qui plaquent
Cont' les parois d' mon culbutant.
J' suis foutu si j'ai la tremblotte,
J' suis pus daufier, j' suis pas dauphin,
J' peux pas m' soigner... ah ! c' que j' grelotte !
C'est-i' la fiève ou ben la faim ?

Et pis j' sens la sueur qui m' coule,
A fait rigol' dans l' creux d' mon dos ;
J' vas crever, j'ai la chair de poule,
C'est fini... tirez les rideaux.
Bonsoir la soc'... , mon vieux Alphonse,
I' vaut p't'êt' mieux qu' ça soy' la fin ;
Ici-bas, quoiqu' j'étais ? un gonce...
Là-haut s' s'rai p't'êt' un séraphin.

DANS LA RUE

Chansons & monologues Deuxième Volume - 1893

Une musique de scène est éditée spécialement pour chacun des monologues : Pilon. - Aux Arts Libéraux. - Foies blancs. - Monsieur l' bon. - Fossoyeur. - Bavarde. - Coquette. - Concurrence. - Crâneuse. - Conasse. - Soupé du mac. - Les quat' pattes. - Fins de siècle. - Trempé. - Pus d' patrons. - Exploité. - Heureux.

L'accompagnement pour piano de tous les morceaux - chansons et monologues - contenus dans ce volume, est publié séparément et se trouve chez les principaux éditeurs de musique.

TABLE DES MATIERES

I	DANS LA RUE.....	42
II	PILON.....	43
III	A MAZAS.....	44
IV	GÉOMAY.....	45
V	LES PETITS JOYEUX.....	46
VI	AUX BAT. D'AF.....	48
VII	A BIRIBI.....	51
VIII	A LA PLACE MAUBERT.....	52
IX	AUX ARTS LIBÉRAUX.....	53
X	FOIES BLANCS.....	54
XI	MONSIEUR L' BON.....	55
XII	LES MARCHEUSES.....	56
XIII	FOSSOYEUR.....	57
XIV	BAVARDE.....	58
XV	COQUETTE.....	59
XVI	CONCURRENCE.....	60
XVII	CRÂNEUSE.....	61
XVIII	CONASSE.....	62
XIX	SOUPÉ DU MAC.....	63
XX	LES QUAT' PATTES.....	64
XXI	FINS DE SIÈCLE.....	65
XXII	CHANSON DES MICHETONS.....	66
XXIII	AU BOIS DE BOULOGNE.....	67
XXIV	AU BOIS DE VINCENNES.....	68
XXV	TREMPÉ.....	69
XXVI	PUS D' PATRONS.....	70
XXVII	EXPLOITÉ.....	71
XXVIII	A LA GOUTTE-D'OR.....	72
XXIX	A SAINT-OUEN.....	73
XXX	HEUREUX.....	74

I D A N S L A R U E

Moi je n' sais pas si j' suis d' Grenelle,
De Montmartre ou de la Chapelle,
D'ici, d'ailleurs ou de là-bas ;
Mais j' sais ben qu' la foule accourue,
Un matin, m'a trouvé su' l' tas
 Dans la rue.

Ya ben des chanc's pour que mon père
Il ay' jamais connu ma mère
Qu'a jamais connu mon daron,
Mon daron qui doit l'avoir eue,
Un soir de noc', qu'il était rond,
 Dans la rue.

J' m'ai jamais connu d'aut' famille
Que la p'tit' marmaill' qui fourmille,
Aussi quand ej' m'ai marida,
J' m'ai mis avec un' petit' grue
Qui truquait, le soir, à dada,
 Dans la rue.

C'est ça qu' c'était ben mon affaire !...
Mais un beau soir a s'a fait faire :
Les mœurs l'ont fourrée au ballon.
Et, depuis qu'alle est disparue,
J' sorgue à la paire et j' fais ballon
 Dans la rue.

A présent, où qu' vous voulez qu' j'aïlle ?
Vous vouderiez-t'y que j' travaille ?
J' pourrais pas... j'ai jamais appris...
Va falloir que j' vole ou que j' tue...
Hardi ! Joyeux, pas vu... pas pris...
 Dans la rue.

Et pis zut ! et viv'nt les aminches !
Viv'nt les escarp' et vivn't les grinches !...
Un jour faudra que j' passe aussi
D'avant la foule encore accourue
Pour voir ma gueule en raccourci,
 Dans la rue.

II PILON

J' ai pus d' dents, pus d' cheveux, pus d'yeux.
J' peux pus marcher, j' suis un pauv' vieux ;
Ej' traîn' mes pieds dans mes savates,
Ej' tiens pus d'bout su' mes deux pattes,
Ej' peux pus m' garer du sergot
Qui fait la chasse au mendigot...
Pourtant j' fais du tort à personne :
Ej' pilonne.

Ej' pilonne, ej' demand' des sous
A ceux qu'en a : les ceux qu'est saouûls
D' boire et d' manger, les ceux qui rotent
Dans l' nez des vieux comm' moi qui s' frottent
El' vente au lieur ed' boulotter,
Merd' !... V'là un sergot... Faut m' trotter...
Pourtant j' fais du tort à personne :
Ej' pilonne.

Ben oui... j' sais ben, c'est défendu,
Ça déplaît à ces Messieurs du
Coin du quai ; à cause ? Ej' m'en doute
Mêm' pas. Quéqu' ça peut ben leur foute
Qu'un vieux comm' moi i' tend' la main
A ceux qu'i' rencont' su' son ch'min ?
Pourtant j' fais du tort à personne :
Ej' pilonne.

Va 'cor' falloir trotter plus loin,
J'étais pourtant ben... là... dans c' coin !...
Mais les deux que v'là c'est d' la rousse,
Rien que d' les voir ça m' fout la frousse ;
Malgré qu' j'ay' mes soixant'-sept ans,
Ces cochons-là, ils m' foutraient d'dans...
Pourtant j' fais du tort à personne :
Ej' pilonne.

III A MAZAS

Pendant qu' t'étais à la campagne
En train d' te fair' cautériser,
Au lieu ed' rester dans mon pagne,
Moi, j' m'ai mis à dévaliser ;
Mais un jour, dans la ru' d' Provence,
J' me suis fait fair' marron su' l' tas,
Et maint'nant j' tire d' la prévence,
A Mazas.

C'est en dévalisant la case
D'un gerce, un' gironde à rupins,
Qu'on m'a fait avec Nib de naze,
Un monte en l'air de mes copains.
Faut y passer, quoi ! c'est not' rente,
Aussi, bon Dieu ! j' me plaindrais pas
Si j'avais d' quoi m' boucher la fente,
A Mazas.

Mais, nom de Dieu ! mince d' purée !
C'est dégoûtant c' que nous cachons :
Des nentill's, des pois en purée
Et d' l'eau grass' comme à des cochons.
Vrai, j' m'enfil'rais ben un' bouteille ;
A présent qu' t'es sorti d' là-bas,
Envoy'-moi donc un peu d'oseille,
A Mazas.

Tu dois ben ça à ton p'tit homme
Qu'a p't'êt' été méchant pour toi,
Mais qui t'aimait ben, car, en somme,
Si j' te flaupais, tu sais pourquoi.
A présent qu' me v'là dans les planques
Et qu' je n' peux pus t' coller des tas,
Tu n' te figur's pas c' que tu m' manques,
A Mazas.

Faut que j' te d'mande encor' quéqu' chose,
Ça s'rait qu' t'aill's voir un peu mes vieux.
Vas-y, dis, j' t'en pri', ma p'tit' Rose,
Malgré qu' t'es pas bien avec eux.
Je n' sais rien de c' qui leur arrive...
Vrai, c'est pas pour fair' du pallas,
Mais j' voudrais bien qu' moman m'écrive,
A Mazas.

Embrassons-nous, ma gigolette,
Adieu, sois sage et travaill' bien,
Tâch' de gagner un peu d' galette
Pour l'envoyer à ton pau' chien.
Nous r'tourn'rons su' l' bord de la Seine,
A Meudon, cueillir du lilas,
Après qu' j'aurai fini ma peine,
A Mazas.

IV GÉOMAY

Comme il était fils de putain,
I' savait pas beaucoup d' latin,
Ni d'aut' chose ;
I' savait juste assez compter
Pour savoir c' que peut rapporter
La p'tit' Rose.

C'était un môme assez costeau
Mais il 'tait avec eun' cathau
Qu' était blèche ;
I' la r'levait à la mi' d' pain,
Il était, au lieu d'êt' rupin,
Dans la dèche.

En r'filant la comète, eun' nuit,
Dans l'ombre il aperçut d'avant lui
Eun' guérite :
Tant pis, qu'i' s' dit, j' vas m'engager :
J' pourrai dormir, boire et manger
Sans marmite.

Malgré qu'il avait pas d'état,
Ça fit tout d' suite un bon soldat,
Et pis mince
Qu'i' mangeait à gueul' que veux-tu ;
Il 'tait nourri, logé, vêtu
Comme un prince.

Ça f'sait son blot, malheureus'ment,
On la r'lève pas au régiment :
Nib de braise !
Mais, à Paris, i' fréquentait
Eun' vieill' marchand' de vins qu'était
A son aise.

Eun' nuit qu'il 'tait en permission,
V'là qu'i' tu' la vieill' d'un coup d' scion...
C'est-i' bête !
L'aut' matin Deibler, d'un seul coup,
Place d' la Roquette y a cou-
-pé la tête.

S'i' s'rait parti pour el' Tonkin,
I' s' s'rait fait crever l' casaquin
Comm' Rivière...
Un jour on aurait p't'êt' gravé,
Sur un marbre ou sur un pavé
L' nom d' sa mère.

V LES PETITS JOYEUX

C'est nous les p'tits marlous qu'on rencont' su' les buttes,
Là oùsque le pierrot au printemps fait son nid ;
Là oùsque dans l'été nous faisons des culbutes,
Avec les p'tit's marmit's que l' bon Dieu nous fournit.

C'est nous les joyeux,
Les petits joyeux,
Les petits marlous qui n'ont pas froid aux yeux.

C'est nous qu'on voit passer avec des nœuds d' cravate,
Des bleus, des blancs, des roug' et des couleur cocu ;
Et si nos p'tit's gonzess's traîn' un peu la savate,
Nous avons des pantoufl's pour leur-z-y fout' dans l' cul.

C'est nous les joyeux,
Les petits joyeux,
Les petits marlous qui n'ont pas froid aux yeux.

Su' l' boul'vard estérieur nous faisons not' mariolle,
Et pis l' soir quand les rosses d' bourgeois sont couchés,
Nous chauffons les morlingu' aux bons passants en riolle,
Pendant qu' nos p'tit's marmit's vid'nt les bours's des michés.

C'est nous les joyeux,
Les petits joyeux,
Les petits marlous qui n'ont pas froid aux yeux.

S'i' veut ben s' laisser faire, on fait pas d' mal au pantre,
Mais quand i' veut r'ssauter ou ben fair' du potin,
On y fout gentiment un p'tit coup d' lingu' dans l' ventre,
Pour yapprendre à gueuler à deux heur's du matin

C'est nous les joyeux,
Les petits joyeux,
Les petits marlous qui n'ont pas froid aux yeux.

Quand faut aller servir c'tte bon Dieu d' République
Où qu' tout l' monde est soldat, malgré son consent'ment,
On nous envoi' grossir les bataillons d'Afrique,
A caus' que les marlous aim'nt pas l' gouvernement.

C'est nous les joyeux,
Les petits joyeux,
Les petits marlous qui n'ont pas froid aux yeux.

Un coup qu'on est là-bas on fait l' peinard tout d' suite,
On fait pus d' rouspétance, on s' tient clos, on s' tient coi ;
Yen a mêm' qui qui finiss'nt par ach'ter eun' conduite
Et qui d'vienn' honnête homm' sans trop savoir pourquoi.

C'est nous les joyeux,
Les petits joyeux,
Les petits marlous qui n'ont pas froid aux yeux.

VI AUX BAT. D'AF

Mon vieux frangin, tu viens d' bouffer d' la case,
T'es t'un garçon comm' moi, tu n'as pas l' taf.
J' t'écris deux mots et j' profite d' loccase
Pour t'envoyer le refrain des Bat. d' Af.

V'là l' Bat. d' Af. qui passe,
Ohé ! ceux d' la classe !
Viv'nt les Pantinois
Qui vont s' tirer dans quéqu's mois ;
A nous les gonzesses,
Vivent nos ménesses !
On les retrouv'ra
Quand la classe partira.

Depuis que j'suis dans c'tte putain d' Afrique
A faire l' Jacqu' avec un sac su' l' dos,
Mon vieux frangin, j' suis sec comme un coup d' trique,
J'ai bentôt pus que d' la peau su' les os.

V'là l' Bat. d' Af. qui passe,
Ohé ! ceux d' la classe !
Viv'nt les Pantinois
Qui vont s' tirer dans quéqu's mois ;
A nous les gonzesses,
Vivent nos ménesses !
On les retrouv'ra
Quand la classe partira.

Embrass' pour moi ma p'tit' femm' la Fernande
Qui fait la r'tape au coin d' l'av'nu' d' Clichy ;
Dis-y que j' l'aime et dis-y qu'a m'attende
Encor' quéqu' temps et j' vas êt' affranchi. *

V'là l' Bat. d' Af. qui passe,
Ohé ! ceux d' la classe !
Viv'nt les Pantinois

Qui vont s' tirer dans quéqu's mois ;
A nous les gonzesses,
Vivent nos ménesses !
On les retrouv'ra
Quand la classe partira.

Surtout dis-y qu'a s' fass' pas foute au poste,
Qu'a s' piqu' pas l' nez, qu'a s' fass' pas d' mauvais sang
Et qu'a m'envoy' quéqu' fois des timbres-poste, *
Pour me payer des figu' et du pain blanc.

V'là l' Bat. d'Af. qui passe,
Ohé ! ceux d' la classe !
Viv'nt les Pantinois
Qui vont s' tirer dans quéqu's mois ;
A nous les gonzesses,
Vivent nos ménesses !
On les retrouv'ra
Quand la classe partira.

Souhaite el' bonjour au père et à la mère,
Dis à ma femm' qu'a tâche d' les aider...
Faut pas laisser les vieux dans la misère,
Car à leur âge on doit rien s'emmerder.

V'là l' Bat. d'Af. qui passe,
Ohé ! ceux d' la classe !
Viv'nt les Pantinois
Qui vont s' tirer dans quéqu's mois ;
A nous les gonzesses,
Vivent nos ménesses !
On les retrouv'ra
Quand la classe partira.

Mon vieux frangin, je n' vois pus rien à t' dire,
Dis ben des chos's à tous les barbillons,
Dis au daron qu'i n'oubli' pas d' m'écrire,
Dis à Fernand' qu'a n' me fass' pas d' paillons.

V'là l' Bat. d'Af. qui passe,
Ohé ! ceux d' la classe !
Viv'nt les Pantinois

Qui vont s' tirer dans qu'équ's mois ;
A nous les gonzesses,
Vivent nos ménesses !
On les retrouv'ra
Quand la classe partira.

VII A BIRIBI

Yen a qui font la mauvais' tête

Au régiment ;

I's tir' au cul, i's font la bête

Inutil'ment ;

Quand i's veul'nt pus fair' l'exercice

Et tout l' fourbi,

On les envoi' fair' leur service

A Biribi.

A Biribi c'est en Afrique

Où que l' pus fort

Est obligé d' poser sa chique

Et d' fair' le mort ;

Où que l' pus malin désespère

De fair' chibi,

Car on peut jamais s' fair' la paire,

A Biribi.

A Biribi c'est là qu'on marche,

Faut pas flancher ;

Quand l' chaouch crie : "En avant ! Marche !"

I' faut marcher,

Et quand on veut fair' des épates,

C'est peau d' zébi :

On vous fout les fers aux quat' pattes,

A Biribi.

A Biribi c'est là qu'on crève

De soif et d' faim,

C'est là qu'i' faut marnier sans trêve

Jusqu'à la fin !...

Le soir on pense à la famille,

Sous le gourbi...

On pleure encor' quand on roupille,

A Biribi.

A Biribi c'est là qu'on râle,

On râle en rut,

La nuit on entend hurler l' mâle

Qu'aurait pas cru

Qu'un jour i' s'rait forcé d' connaître

Mam'zell' Bibi,

Car tôt ou tard i' faut en être,

A Biribi.

On est sauvag', lâche et féroce,

Quand on en r'vient...

Si par hasard on fait un gosse,

On se souvient...

On aim'rait mieux, quand on s' rappelle

C' qu'on a subi,

Voir son enfant à la Nouvelle

Qu'à Biribi.

VIII A LA PLACE MAUBERT

Je m' demande à quoi qu'on songe
En prolongeant la ru' Monge,
A quoi qu' ça nous sert
Des esquar's, des estatures,
Quand on démolit nos rues,
A la plac' Maubert ?

L'été nous étions à l'ombre,
C'était coquet, c'était sombre,
Quand l' soleil, l'hiver,
Inondait la capitale,
L' jour était encor' pus sale,
A la plac' Maubert.

Quand on n'avait pas d' marmite,
On bouffait chez l' pèr' Lafrite
Pour un peu d'auber ;
Le soir on l'vait eun' pétasse...
Un choléra sans limace,
A la plac' Maubert

Pour trois ronds chez l' pèr' Lunette,
Où qu' chantait la mô'm' Toinette,
On s' payait l' concert ;
Pour six ronds au Château-Rouge,
On sorguait avec sa gouge,
A la plac' Maubert.

Aussi, bon Dieu ! j' vous l' demande,
Quand yaura pus d' ru' Galande,
Pus d'Hôtel Colbert,
Oùsque vous voulez qu'i's aillent
Les purotins qui rouscaillent,
A la plac' Maubert ?

Qu'on leur foute au moins des niches,
Comme on en fout aux caniches,
Qu'i's soy' à couvert
Sous quéqu' chos' qui les abrite *
Quand i's trouveront pus d' gîte,
A la plac' Maubert.

Car quand i's r'fil'ront la cloche,
I's auront tous dans leur poche
El' surin ouvert,
Et c' jour-là, mes camarluches,
La nuit gare aux laqu'reauxmuches
De la plac' Maubert.

IX AUX ARTS LIBÉRAUX

C'est rigolo c' qu'on a d' la chance :
Moi, qu 'tous les hivers ej' gelais,
Moi, que j' couch' dehors ed' naissance,
Me v'là que j' couch' dans un palais.
V'là qu'au lieu ed' filer la cloche
La nuit, avec un tas d' maqu'reaux
Avec qui que j' pass' pour un broche,
Ej' demeure aux Arts Libéraux.

Là où qu'on m' salu' quand j' rentre,
Là où, quand mêm' que j' s'rais fauché,
Ej' suis sûr de m' coller dans l' ventre
Un' mouis' par-dessus l' marché.
L' matin, ça chauff' la gargamelle,
C'est girond la soupe aux poireaux !
Avant d' m'attacher un' gamelle,
Ej' déjeune aux Arts Libéraux.

Vrai, c'est dèjà rupin qu'on coupe
A la comèt', mais nom d'un chien,
On vous fout du coke et d' la soupe
Comm' si qu'on l'aurait poure rien ;
Et pis on en r'çoit des visites :
Des Présidents, des Généraux,
Des miniss's qui pay'nt les marmites !
C'est rien bath aux Arts Libéraux.

Quand i's ont vu que l' thermomètre
Etait à quinze au-d'ssous d' zéro,
I's s' sont dit : "On va leur z-y mettre
Un' soup' dans l' ventre et un bras'ro
Oùsqu'i's pourront s' sécher les fesses *
Et s' réchauffer les pectoraux."
C'est bath !... mais ça manque d'gonzesses...
Yen a pas aux Arts Libéraux.

Mais faut pas chiner la boutique.
Nom de Dieu ! c'est vraiment chouetto !
On peut dir' que la République
Est un gouvernement costeau.
Dame, au lieu ed' passer la sorgue
A m' chauffer l' cul aux soupiriaux,
Mézig'o va bâcher son orgue ;
Ej' demeure aux Arts Libéraux.

X FOIES BLANCS

Mon dab est mort ru' d' la Roquette,
Su' la place, en face l' p'loton,
On yavait rogné sa liquette,
Coupé les ch'veux, rasé l' menton.
Ma dabuche aussi chassait d' race :
A s'est fait gerber à vingt ans
Pour avoir saigné eun' pétasse.
Moi, j' marche pas... j'ai les foi's blancs.

J' suis pourtant pas un imbécile !...
Pour mijoter un coup d' fric-frac
Ya pas deux comm' mon gniasse au mille...
Mais quand i' faut marcher, j'ai l' trac !
Nom de Dieu !... c'est-y pas un' honte !...
Pendant que j' me bats les deux flancs,
Les aut' i's font les coups que j' monte.
Moi, j' marche pas... j'ai les foi's blancs.

C'est pas qu' j'ay' peur ed' la grand' sorgue,
J' m'en fous comme d' Colin-Tampon ;
- La fin du monde après mon orgue -
Mais j' peux pas foute un coup d' tampon,
Et quand faut suriner un pante
Ej' reste là... les bras ballants...
I's ont beau m' dir' : "Va donc... eh ! tante !" *
Ej' marche pas... j'ai les foi's blancs.

Aussi, vrai, j' me fous d' la turbine
A Deibler et d' tout son fourbi,
Sûr qu'il aura pas la bobine,
La tronch', la sorbonne à Bibi...
Ma tête !... alle est pas pour sa gouge,
Pour sa vieill' gouine aux bras tremblants :
A roul'ra pas dans l' panier rouge
Ma tête... alle aura des ch'veux blancs.

XI MONSIEUR L' BON

Quand la marmite alle est su' l' tas,
C'est pour son marlou qu'a trimarde :
Qu'a soy' lirond'géme ou toquarde,
Faut qu'alle étrenne ou gare aux tas ;
Et dame ! a choisit pas sa gueule...
Quand mêm' qu'il aurait un bubon...
L' premier qui veut quand alle est meule...
 C'est Monsieur l' bon.

Quand la marmite est à la tour,
El' marle il est dans la débine...
Pour boulotter faut qu'i' turbine,
I' s'en va su' l' tas, à son tour ;
A coups d' lingue, au coin d'eune impasse...
Qu'i' soy' jeune ou qu'i' soy' barbon !
Tant pis pour el' premier qui passe...
 C'est Monsieur l' bon.

Alors el' marle est arrêté,
Et pis on l'emmène à la butte
Oùsqu'i' fait sa dernière culbute,
A la barbe d' la société...
Et pendant que l' bingue i' s'apprête
A poser son doigt su' l' bouton,
L' marle i' dit en passant sa tête :
 "V'là Monsieur l' bon !"

XII LES MARCHEUSES

A's sont des tas

Qu'ont pus d'appas
Et qui n'ont pas
L' sou dans leur bas.

Pierreuses,
Trotteuses,
A's marchent l' soir,
Quand il fait noir,
Sur le trottoir.

Les ch'veux frisés,
Les seins blasés,
Les reins brisés,
Les pieds usés.

Pierreuses,
Trotteuses,
A's marchent l' soir,
Quand il fait noir,
Sur le trottoir.

A's vont comm' ça,
Par-ci, par-là,
En app'lant l'a-
-mour qui s'en va...

Pierreuses,
Trotteuses,
A's marchent l' soir,
Quand il fait noir,
Sur le trottoir.

A's ont pus d' pain,
Car le chopin
N'est pas rupin.
C'est du lapin.

Pierreuses,
Trotteuses,
A's marchent l' soir,
Quand il fait noir,
Sur le trottoir.

A's ont pus d' feu,
A's pri'nt l' bon Dieu
Qu'est un bon fieu
D'chauffer leur pieu.

Pierreuses,
Trotteuses,
A's marchent l' soir,
Quand il fait noir,
Sur le trottoir.

Christ aux yeux doux,
Qu'es mort pour nous,
Chauff' la terre oùs-
-qu'on fait leurs trous.

Pierreuses,
Trotteuses,
A's marchent l' soir,
Quand il fait noir,
Sur le trottoir.

XIII FOSSOYEUR

- Fossoyeur ! l' dernier des métiers !
Qu' j'entends qu'yen a d'aucuns qui disent ;
l' n'ya guèr' que les héritiers
D' ceux qu' j'enterr' qui n' se formalisent
Pas de c' que j' fais... Eh ben ! j' m'en fous !
Mon métier m' donne d' la jouissance
Assez pour que j' soy' pas jaloux
D' ceux qu'a la braise et la puissance.

Car j'enterr' pas qu' les macchabé's
Qui sentent l' chlore et la charogne,
J'enterr' les loulous, les bébés ;
C'est ça qu' c'en est d' la chouett' besogne !
Qu'a crèv'nt sous les baisers d'un roi
Ou qu'a meur'nt sur un lit d'hospice,
Quand a sont blanch', a sont à moi,
Vos Léontine et vos Alice !

Comm' des marié's, couvertes d' fleurs,
Tous les matins on m'en apporte,
Avec leurs parfums, leurs odeurs...
Moi j' trouv' que ça sent bon, la morte.
J' les prends dans mes bras, à mon tour,
Et pis j' les berce... Et pis j' les couche,
En r'niflant la goulé' d'amour
Qui s'échappe encor' de leur bouche...

XIV BAVARDE

Ma mistonne est eun' chouett' ménesse,
Alle est gironde et bath au pieu,
C'est c' qu'on appelle eun' rich' gonzesse ;
Aussi j' l'aim' ben !... mais, nom de Dieu !
Ya pas moyen qu'a tais' sa gueule,
C'est toujours à elle à jacter :
A caus' mêm' quand alle est tout' seule
Et v'là pourquoi qu'a m' fait tarter.

C'est pas qu' j'y défend' qu'a jacasse,
Alle a eun' langue... alle a besoin
D' s'en servir... J' veux ben qu'a potasse
Ed' temps en temps... ed' loin en loin,
Qu'a caus' quand alle a rien à faire,
Ou dans l' jour, quand on est couché,
Mais l' soir, qu'a soye à son affaire
Et qu'a caus' qu'avec el' miché.

Mais j' t'en fous, faut qu' Madam' babille,
C'est des cancons, c'est des potins,
C'est la femme à Jul's qu'est eun' vrille,
Le sœurs à Pierr' qu'est des putains,
C'est la grand' Juli' monte au chasse
Qui fait des queu' à son mecton...
Et pendant c' temps-là l' michet passe...
Et tous les soirs alle est carton.

Et pis c'est toujours moi qu' je m' tape,
Et c'est toujours el' mêm' refrain :
A quoi qu' ça m' sert qu'a fass' la r'tape
Pour fout' peau d' balle et ballet d' crin ?
Aussi, bon Dieu ! c' soir ej' m'insurge !
J' veux pus passer pour un paquet...
Sûr que j' vas y coller eun' purge
Si a m' rapport' pas larant'quet !

XV COQUETTE

Non... vrai... ça m' fait naquer du fla !
Si ça continu', gare aux beignes.
J'en ai mon pied de c' loubé-là,
J' vas laisser tomber les châtaignes.
Vous m' direz : - Quoi donc... t'es cocu ?
- Non, c'est ma lesbomb' qu'est coquette :
A dépens' tout pour sa toilette
Et moi j'ai rien à m' fout' su' l' cul.

Vous me r'direz : - Mon vieux cochon,
Quand on veut qu'eun' marmott' turbine,
Faut pas qu'alle ay' l'air d'un torchon
Ni qu'a soy' trop dans la débine.
- Oui... mais ça m' fait r'naquer du fla
D'avoir l'air d'un mac à la mie,
Quand on s' paye eune anatomie
Et eun' gueul' comm' la cell' que v'là.

J'en connais des tas... des peinarsds
Qui s' font casquer par leur lesbombe
Des trottinett' et des fouis'nards,
Au lieu que moi faut que j' me bombe
Et que j' m'en aill', clopi, clopant,
Avec mes ribouis en pantouf'e,
Pendant que l' vant du Nord i' souf'e
Par les trous du cul d' mon grim pant.

Et faut qu' Madame aye un jersey,
Et des peign' en céluñoïde
Pour mett' su' son casque !... eh ben ! vrai...
J' te vas en foute, Adelaïde !
Si a veut pas s' faire eun' raison,
Un matin j'y jambonne l' blaire
Et pis après je m' fais la paire
Et j' prends eun' gonzeesse en maison.

XVI CONCURRENCE

J' viens encore d' chopper la môme
Qui marche à côté d' moi... Sacré
Chameau !... p'tit veau !... chaqu' fois j' la paume
A fair' des clients pour lentré !...
Sal' chaudron !... sal' calorifère !...
Sal' fourneau ! paillasse à homm's saouls !
A fait mes michets pour trent' sous
Quand ej' suis pas là pour les faire.

Nom de Dieu !... j' fais pas ma sucrée :
Ya dix-huit ans que j' suis putain,
Que j' bats mon quart et la purée
Au coin du faubourg Saint-Martin ;
J' comprends quand eun' gonzesse est meule
Qu'a monte avec des gens qu'est saouls,
Mais qu'a fass' des homm's à trent' sous !...
J'y foutrais mon poing su' la gueule !

Non... vrai... ces chos's-là ça m' dépasse !
Faut-i' qu'eun' gonzess' soy' paquet
D' prendre un franc cinquant' pour eun' passe
Quand a peut d' mander larant'quet...
Ah ! faut vraiment qu'a soy' pas fière !...
Moi, quand ej' vois des tas d'homm's saouls
Qui veulent pas donner pus d' trent' sous,
Ej' les envoie à la barrière. *

XVII CRÂNEUSE

J' viens d' rencontrer la femme à Pierre,
C' qu'a fait d' l'harmonie ! ah ! nom de d'là !
C'en est flaquant ! ben merde !... en v'là
Un' marmit' qui fait sa soupière !
A rouspète, a fait du chichi,
A r'naude, a crâne, a rogne, a gueule,
A tient l' boul'vard à ell' tout' seule,
Dedpuis Montmart' jusqu'à Clichy.

Et c'est du schpromme... et d' la jactance...
Et du chambard... et du potin...
Ah ! la salope !... Ah ! la putain !...
J' yen foutrai, moi, d' la rouspétance.
Ah ! charogne !... Ah ! vache d' métier !...
Faut-i' qu' nous soyons été gnolles
D' laisser marcher aux Batignolles
Un' féboss' qu'est pas du quartier.

Un' crâneuse, un' marchand' d'épates...
Malheur !... si ça fait pas rêver :
On dirait qu' ça va tout crever
Et ça tient pas su' ses deux pattes !...
Et ça vaut pas l' coup... c'est d' la peau !...
Moi j' suis gonzesse d' loucherbéme,
Un soir qu'a m' f'ra trop lierchéme
J'y fous mon vingt-deux dans la peau.

XVIII CONASSE

T'es pas dessalé' que j' te dis,
T'as pas trimardé tout' la soirée
Et te v'là 'cor' sans un radis,
C'est toujours el' dix ed' purée.
Vrai, j'en ai les trip' à l'envers !
Ça m' fait flasquer d' voir eun' pétasse
Qui pass' tous les soirs à travers !
Bon Dieu ! faut-i' qu' tu soy's conasse !

Tiens, j' te vas dir' comment qu'on fait :
C'est pas malin... Tu vas au gonce,
Tu y dis : "T'as eun' gueul' qui m' plaît,
Viens-tu chez moi, mon p'tit Alphonse ?"
- I' dit : "Non." - Mais c'est du chiquet.
Tu y r'dis : "Viens, mon p'tit Narcisse,
Viens, pour toi ça s'ra qu' larant'quet."
Et tu l'emmèn' à la condisse.

Et pis là, tu tap' au pognon.
Ceux qui s' laiss' empiler sans s'cousse,
On les appell' mon p'tit mignon,
On les dégringole à la douce.
Mais les lapins, mais les bécants,
Ceux avec qui qu'ya pas d'affure,
Les emmerdeurs et les croquants,
On les dégringole à la dure :

On leur fait l' coup du culbutant,
On leur fait l'article et les poches,
Et quand i's rouspèt'nt en partant,
Quand i's font du pet... gare aux broches !
Nous somm's là !... Et si les bochons
Suffis'nt pas... on a des eustaches
Pour les saigner comm' des cochons !
A bas les pant' et mort aux vaches !

XIX SOUPÉ DU MAC

Sûr que j'en ai soupé du mac !
J'en ai plein l' dos, j'en ai mon sac !...
On fout pus qu' nib à la Courtille.
Et faudrait que j' me r'paye un mec,
Que je l' fringu', que j' yempâte l' bec,
Quand ej' fais pas pour ma crousille ?

Sûr que non... i's peuv'nt tous crampser
Si n'ya qu' moi pour les engraisser.
J'en veux pus d' marlou !... ça vous croûte
Tout c' qu'on gagne et tout c' qu'on gagn' pas.
On n'a jamais l' rond dans son bas...
Ah ! nom de Dieu ! j' sais c' que ça m' coûte !

J'en ai eu deux : deux saligauds,
Deux tant's, deux filous, deux fagots,
Deux vach's, deux cochons, deux tapettes
Qui gueulaient... qui m' foutaient des coups
Quand j' m'ach'tais eun' robe d' cent sous,
Le lend'main d' la paye aux lipettes.

Aussi, sûr que c'est ben fini,
C'est ben marré, c'est n, i, ni...
J'en veux pus d' marlou, ça m' bassine ;
Et pis quand ej' me f'rai chopper,
J'aurai personne à m'occuper
Si j' me faisais foute à Lourcine.

XX LES QUAT' PATTES

Les quat' patt's, c'est les chiens d' Paris,
Les voyous, les clebs ed' barrière,
C'est les ceux qui sont jamais pris...
Qui va jamais à la fourrière.

.....
.....

Car c'est pas des toutous d' Agnès
Ni des cabots d' propriétaires :
C'est mêm' pas des chiens d' locataires ;
I's sont lib's comm' Mossieu Barrès.

I's ont tous des gueul' à la flan :
C'est des croisés qui sont pas d' race.
Vrai !... c'est pas eux qu'est des chiens d'
chasse

Mais pour leur mett', y a pas plan. **

I's sont d' la ru', c'est des joyeux...
Oui... mais c'est des joyeux honnêtes,
Et malgré qu' ça soy' que des bêtes
I's ont d' la bonté plein les yeux.

Et pis i's trott'nt... et pis les v'là,
L' blaire au vent, la queue en trompette,
Avec leur trou du cul qui pête
Au museau d' celui qui s' trouv' là.

Et l' museau répond : "Ça va bien,
J' te r'merci'... n'en v'là d'un' rencontre !...
Tourn'-toi donc un peu que j' te l' montre,
A mon tour... vas-y, vieux, sens l' mien."

Ya des fois qu'i's font du potin,
I's japp', i's piss', i's font des magnés...
Dam' les clebs i's ont pas des pagnes
Pour plumer avec leur putain.

Et comme en somme i's sont pas d' bois,
I' faut qu'i's fass'nt ça dans la rue,
Sous les yeux d' la foule accourue
Et des bons sergots aux abois.

.....
.....

Ça n'empêche qu'i's sont jamais pris,
Car c'est les clebs ed' la barrière,
Les quat' patt's, quoi ! les chiens d' Paris...
Ceux qui vas pas à la fourrière.

XXI FINS DE SIÈCLE

I's sont comm' ça des tas d' crevés,
Des outils, des fiott's, des jacquettes,
Des mal foutus, des énervés
Montés su' des flût' en cliquettes ;
I's touss', i's crach', i's font du foin!
I's éternu'nt : - Dieu vous bénisse,
Minc' que vous en avez besoin,
Allez donc dir' qu'on vous finisse !

Tas d'inach'vés, tas d'avortons
Fabriqués avec des viand's veules,
Vos mèr' avaient donc pas d' tétons
Qu'a's ont pas pu vous fair' des gueules ?
Vous ê'ts tous des fils de michets
Qu'on envoy' téter en nourrice,
C'est pour ça qu' vous ê'ts mal torchés...
Allez donc dir' qu'on vous finisse !

Et dir' qu'i's song' à fair' du plat !...
Quand on les voit avec un linge
On s' dit : - Sûr que c'tte gonzess'-là **
Si a pond a va faire un singe !
Tas d' saligauds, tas d'abrutis,
Bon' à rien, gonciers d' pain d'épice,
Avant d' songer à fair' des p'tits,
Allez donc dir' qu'on vous finisse !

XXII CHANSON DES MICHETONS

Ya-t-i' rien d' pus bath qu'un mich'ton?
C'est él'vé dans la haute,
C'est gentil, doux comme un mouton,
Et jamais ça ne r'ssaute ;
Ça vous dit : mon rat, mon trognon,
Et, chaqu' fois qu' ça vous quitte,
Ça vous laisse un peu d' beau pognon
Pour graisser la marmite.
Et viv'nt les mich'tons !
C'est leur bonn' galette
Qui fait fair' risette
A nos p'tits mectons.
Et viv'nt les mich'tons !
C'est leur bonn' galette
Qui fait fair' risette
A nos p'tits mectons.

C'est rupin, c'est urf, c'est poli,
Ça a des bell's manières :
Jamais ça n' se mettrait au lit
Sans laver ses derrières ;
Ça s' parfume à l'ylang-ylang,
Ç'a toujours les pieds propres
Et ça met du ling' qu'est pus blanc
Qu' celui d'un tas d' salopes.
Et viv'nt les mich'tons !
C'est leur bonn' galette
Qui fait fair' risette
A nos p'tits mectons.
Et viv'nt les mich'tons !
C'est leur bonn' galette
Qui fait fair' risette
A nos p'tits mectons.

C'est des homm's qui n'est pas brutals,
Qui sait s' tenir en soce
Et qu'appell'nt des horizontal's
Les femm's qui fait la noce ;
C'est presque tous des beaux garçons
Remplis d' délicatesses,
Pisqu'i's port'nt jusqu'à des can'çons
Pour pas s' tacher les fesses.
Et viv'nt les mich'tons !
C'est leur bonn' galette
Qui fait fair' risette
A nos p'tits mectons.
Et viv'nt les mich'tons !
C'est leur bonn' galette
Qui fait fair' risette
A nos p'tits mectons.

I's sont pus bath que nos marlous,
Ça s'raient eux nos p'tit' hommes
Si i's nous donnaient pas des sous.
Oui, mais c'est comm' des pommes !
Des datt's !! des nèfl's !! car, nom de Dieu !
- Quand mêm' qu'i' s'rait l' pus chouette -
On peut pas gober un Mosieu
Qui vous fout d' la galette.
Et viv'nt les mich'tons !
C'est leur bonn' galette
Qui fait fair' risette
A nos p'tits mectons.
Et viv'nt les mich'tons !
C'est leur bonn' galette
Qui fait fair' risette
A nos p'tits mectons.

XXIII AU BOIS DE BOULOGNE

Quand on cherche un' femme à Paris,
Maint'nant ; même en y mettant l' prix,
On n' rencontre plus qu' des débris
 Ou d' la charogne ;
Mais pour trouver c' qu'on a d' besoin,
Il existe encore un bon coin,
C'est au bout d' Paris... pas ben loin :
 Au bois d' Boulogne.

C'est un bois qu'est vraiment rupin :
Quand on veut faire un bon chopin,
On s'y fait traîner en sapin
 Et, sans vergogne,
On choisit tout le long du bois,
Car ya que d' la grenouill' de choix !
Et ya mêm' des gonzess's de rois !!
 Au bois d' Boulogne.

Yen a des tas, yen a d' partout :
De la Bourgogne et du Poitou,
De Nanterre et de Montretout,
 Et d' la Gascogne ;
De Pantin, de Montmorency,
De là, d'où, d'ailleurs et d'ici,
Et tout ça vient fair' son persil,
 Au bois d' Boulogne.

Ça poudroi', ça brille et ça r'luit,
Ça fait du train, ça fait du bruit,
Ça roul', ça passe et ça s'enfuit !
 Ça cri', ça grogne !
Et tout ça va se r'miser, l' soir,
A l'écurie ou dans l' boudoir...
Puis la nuit tapiss' tout en noir
 Au bois d' Boulogne.

Alos c'est l'heur' du rendez-vous
Des purotins et des filous,
Et des escarp' et des marlous
 Qu'ont pas d' besogne,
Et qui s'en vont, toujours par trois,
Derrière' les vieux salauds d' bourgeois,
Leur fair' le coup du pèr' François,
 Au bois d' Boulogne.

XXIV AU BOIS DE VINCENNES

Les rupins i's s'en vont, l'été,
Aux bains d' mer, chacun d' leur côté,
Pour respirer en liberté
 Et r'prendre haleine.
Moi, j' peux pas m' payer les bains d' mer :
Pour mes six ronds, j' prends l' chemin d' fer
Et j' vas respirer un bol d'air,
 Au bois d' Vincennes !

On n'y voit guèr' de mac au sac ;
Ya quéqu's rentiers, autour du lac,
Qui promèn'nt leur mal d'estomac
 Et leur bedaine ;
Mais quand arriv' la bell' saison,
Ya des ouvrieres, à foison,
Qui vient s'les caler su' l'gazon,
 Au bois d' Vincennes.

Aussi l' soir, quand i's sont partis,
On trouv' des cous d' poulets rôtis,
Des restes d' desserts assortis
 Et d' porcelaine ;
Des boît' à sardin's, des litrons
Vid's ou cassés, des bouts d' citrons,
Des p'tits jornals et des étrons,
 Au bois d' Vincennes.

Puis à travers les trognons d' choux,
On voit des grands canonniers roux
Et de tout petits tourlourous
 Qu'ont rien d' la veine,
Car, avec des airs triomphants,
I's vont, avec les bonn's d'enfants,
Dans les p'tits coins s'asseoir dedans,
 Au bois d' Vincennes.

Une heur après, sous les massifs,
C'est les purotins des fortifs
Qui s' gliss', avec des airs craintifs,
 Dans la garenne,
Les pauvres gueux, sans feu ni lieu,
Qui trouv'nt de quoi s' faire un bon pieu,
Sous l'œil caressant du bon Dieu,
 Au bois d' Vincennes.

XXV TREMPÉ

Ah ! nom de nom de Dieu ! c' qu'i' pleut !
Qué vache d' temps !... ça... c'est eun' trompe !...
Un cyclope ! où qu' c'est l' diabl' qui pompe
Et l' bon Dieu qui piss' tant qu'i' peut.
Dans l'eau j' pourrais tirer ma coupe ;
Ah ! c' que j' vas êt' débarbouillé !
J'ai jamais été si mouillé...
' suis trempé... trempé comme eun' soupe.

Sûr que j' vas attraper du mal ;
Demain faudra qu' j'aille à l'hospice.
Allons bon !... v'là l' bon Dieu qui r'pisse...
Eh ! là-haut !.. espèc' d'animal !...
Piss' donc pas tant... ça m' tomb' su' l' naze,
Fais donc attention, vieux sabot,
Nom de Dieu !... ya du mond' dans l' pot,
Quand tu prends Paris pour ton vase.

Tu t'en fous !... eh ben, moi itou,
Piss' donc, cochon ; piss' donc, vieill' bête !
Vas-y... va... piss'-moi su' la tête,
Piss'-moi dans l' dos, piss'-moi partout ;
Mais vrai, tu n'es guère à la sonde :
Tu veux t' fair' passer pour un fieu,
Et tu profit's que t'es l' bon Dieu
Pour pisser su' la gueule au monde.

XXVI PUS D' PATRONS

J' suis républicain socialisse,
Compagnon, radical ultra,
Révolutionnaire, anarchisse,
Eq' cœtera... Eq' cœtera...
Aussi j' vas dans tous les métingues,
Jamais je n' rate un' réunion,
Et j' pass' mon temps chez les mann'zingues
Oùsqu'on prêch' la révolution.

C'est vrai que j' comprends pas grand' chose
A tout c' qu'y dis'nt les orateurs,
Mais j' sais qu'i's parl'nt pour la bonn' cause
Et qu'i's tap'nt su' les exploitteurs.
Pourvu qu'on chine l' ministère,
Qu'on engueul' d'Aumale et Totor
Et qu'on parl' de fout' tout par terre !...
J'applaudis d'achar et d'autor.

C'est d'un' simplicité biblique
D'abord faut pus d' gouvernement,
Pis faut pus non pus d' République,
Pus d' Sénat et pus d' Parlement,
Pus d' salauds qui vit à sa guise,
Pendant qu' nous ont un mal de chien...
Pus d' lois, pus d' armé', pus d' église,
Faut pus d' tout ça... faut pus de rien !

Alors c'est nous qui s'ra les maîtres,
C'est nous qui f'ra c' que nous voudrons,
Yaura pus d' chefs, pus d' contremaîtres,
Pus d' directeurs et pus d' patrons !
Minc' qu'on pourra tirer sa flemme,
On f'ra tous les jours el' lundi !
Oui... mais si n'ya pus d' latronspéme,
Qui qui f'ra la paye l' sam'di ?

XXVII EXPLOITÉ

Ya des chos's qu'est dur's dans la vie
Ainsi, moi qui bouff' pas souvent,
I' m' prend quéqu' fois d'avoir envie *
D' faire aut' chos' que d' lâcher du vent.

Quand ça m'arriv' dans la banlieue,
J' pos' ça n'importe où, ça n' fait rien ;
Mais dans Paris faut faire eun' lieue...
Encor', des fois, ya pas moyen.

A moins qu'on rentr' dans eun' boutique
Comm' cell' d'à l'instant d'où j' sors ;
J'avais besoin d' pousser ma chique,
J' pouvais pas la pousser dehors.

Comm' j'étais pressé, j' me dépêche,
Ej' me faufil' comme un cabot,
Et j' pos' délicat' ment ma pêche
Dans eune espèce d' lavabo.

A côté gnyavait eun' cuvette...
Un tas d'ustensil's, dans les coins,
Où qu' les gans chic font leur toilette
Quand i's ont fini leurs besoins.

Comme j' m'en allais, la marchande
Me d' mand' trois ronds. -C'est chaud, qu' j'y dis
Mais quéqu' vous vouliez que j' marchande ?
Et j'yai été d' mes trois radis.

N'empêch' que je l'ai trouvé' dure
Et qu' j'ai soupé d' son p'tit salon ;
I' ne r'verra pus ma figure,
J' f'rais pustôt dans mon pantalon. *

Si j'ai des besoins légitimes,
J' veux pas qu'on m' prenn' pour un rupin,
Et dépenser des quinz' centimes
Quand ej' n'ai bouffé qu'un p'tit pain.

XXVIII

A LA GOUTTE-D'OR

En ce temps-là, dans chaqu' famille
On blanchissait de mère en fille ;
Maintenant on blanchit encor,
A la Goutt'-d'Or.

Elle était encor' demoiselle
Grand' maman, la belle Isabelle,
Quand elle épousa l' grand Nestor,
A la Goutt'-d'Or.

Et maman Pauline était sage
Le jour qu'ell' se mit en ménage,
Avec papa le p'tit Victor,
A la Goutt'-d'Or.

A c'tte époqu'-là tout's les fillettes,
Les goss'lines, les gigolettes
S' mariaient avec leur trésor,
A la Goutt'-d'Or.

A's s' contentaient, l' jour de leur noce,
D'un' petit' toilett' pas féroce
Et d'un' jeannette en similor,
A la Goutt'-d'Or.

Leur fallait pas un mari pâle,
Mais un garçon d' lavoir... un mâle...
Bien râblé... même un peu butor,
A la Goutt'-d'Or.

Aujourd'hui faut à ces d'moiselles
Des machins avec des dentelles
Et des vrais bijoux en vrai or,
A la Goutt'-d'Or.

Leur faut des jeun' homm' en casquettes,
Des rouquins qu'ont des rouflaquettes,
Collé's sur un' têt' d'hareng saur,
A la Goutt'-d'Or.

Et v'là pourquoi tout's les fillettes,
Les goss'lines, les gigolettes
S' marient pus avec leur trésor,
A la Goutt'-d'Or.

XXIX A SAINT-OUEN

Un jour qu'i' faisait pas beau,
Pas ben loin du bord de l'eau,
Près d' la Seine ;
Là où qu'i' pouss' des moissons
De culs d' bouteill' et d' tessons,
Dans la plaine ;
Ma mèr' m'a fait dans un coin,
A Saint-Ouen.

C'est à côté des fortifs,
On n'y voit pas d' gens comifs
Qui sent' l' musque. **
Ni des mô'm' à qui qu'i' faut
Des complets quand i' fait chaud,
C'est un lusque
Dont les goss's ont pas d' besoin,
A Saint-Ouen.

A Paris ya des quartiers
Où qu' les p'tiots qu'ont pas d' métiers
I's s' font pègre ;
Nous, pour pas crever la faim,
A huit ans, chez un biffin,
On est nègre...
Pour vivre, on a du tintoin,
A Saint-Ouen.

C'est un métier d' purotin,
Faut trimarder dans Pantin
En savates,
Faut chiner pour attraper
Des loupaqu' ou pour chopper
Des mill' pattés ;
Dame, on nag' pas dans l' benjoin,
A Saint-Ouen.

Faut trotter tout' la nuit
Et quand l'amour vous poursuit,
On s'arrête...
On embrasse... et sous les yeux
Du bon Dieu qu'est dans les cieux...
Comme un' bête,
On r'produit dans un racoin,
A Saint-Ouen.

Enfin je n' sais pas comment
On peut y vivre honnêt'ment,
C'est un rêve ;
Mais on est récompensé,
Car comme on est harassé,
Quand on crève...
El' cim'tière est pas ben loin,
A Saint-Ouen.

XXX HEUREUX

Fait rien froid... j'ai la gueule en feu...
Et les deux arpions à la glace,
Et l' blair' qui coul' comme eun' Wallace...
S'rait ben temps que j' me chauffe un peu.
J' vas 'core aller av'nu' Trudaine
Oùsque la Compagni' des eaux,
Pour remplacer celles d' la Seine,
Fait poser des nouveaux tuyaux.

L' gardien des travaux fait du rif
A ménuit... et comme il est zigue,
I' laiss' toujours chauffer mézigue
Et rôtir mon morceau d' lartif.
Presque tout's les nuits c'est ma rente,
Moi j' gouap' pas à la faridon,
J'aim' ben m' chauffer la peau du vente
Quand ej' n'ai rien d' cuit dans l' bidon.

C'est d'jà rupin, mais c'est pas tout :
Ya les tuyaux oùsque l'on couche,
Pour pas s'enrhumer on les bouche
En pendant un sac à chaqu' bout ;
Fait chaud là-n'dans comm' dans eun' cave,
Et quand on yest bâché... Barca !
Mon vieux salaud, minc' qu'on l'entrave :
On s' lèv'rait pas pour fair' caca.

Et pis, doucett'ment on s'endort,
On fait sa carne, on fait sa sorgue,
On ronfle, et, comme un tuyau d'orgue,
L' tuyau s' met à ronfler pus fort...
Alors on sent comme eun' caresse,
On s'allong' comm' dans un bon pieu...
Et l'on rêv' qu'on est à la messe
Où qu', dans l' temps, on priait l' bon Dieu.

DANS LA RUE

Chansons & monologues
Troisième Volume - 1895

TABLE DES MATIERES

I	LES LOUPIOTS.....	77
II	A LA BASTOCHE	78
III	SOUS LES PONTS.....	79
IV	POUR LES FORTIFS.....	80
V	ROSE BLANCHE.....	81
VI	A PANTRUCHE	82
VII	JALOUSE.....	83
VIII	PAILLASSE	84
IX	BARYTON	85
X	TZIGANE.....	86
XI	VACHE	87
XII	NINI-PEAU-D' CHIEN.....	88
XIII	LA TERREUR DES FORTIFS	89
XIV	CHANT D'APACHES.....	90
XV	LA LIONNE.....	92
XVI	LES CHI'-DANS-L'EAU.....	93
XVII	GALVAUDEUX.....	94
XVIII	SOUS LA PLUIE.....	95
XIX	RÉVEILLON DES GUEUX	96
XX	LE DIMANCHE DU TRIMARDEUR.....	97
XXI	JEAN DU COGNO.....	98
XXII	PILI.....	101
XXIII	LES BRAVES GENS.....	102
XXIV	STATUOPHOBE.....	103
XXV	TA GUEULE !	104
XXVI	PESTAILLES	105
XXVII	AH ! LES SALAUDS !	106
XXVIII	ALLELUIA !	107
XXIX	MERCURIALE.....	108
XXX	MA ROSSE DE GOSSE.....	109
XXXI	P'TIT-GRIS	110
XXXII	LES CULS GELÉS	111
XXXIII	SUR LE TAS.....	112

I LES LOUPIOTS

C'est les petits des grandes villes,
Les petits aux culs mal lavés,
Contingents des guerres civiles
Qui poussent entre les pavés.

Sans gâteaux, sans joujoux, sans fringues,
Et quelquefois sans pantalons,
Ils vont, dans de vieilles redingues
Qui leur tombent sur les talons.

Ils traînent, dans des philosophes,
Leurs petits pieds endoloris,
Serrés dans de vagues étoffes...
Chaussettes russes de Paris !

Ils se réchauffent dans les bouges
Noircis par des quinquets fumeux,
Avec des bandits et des gouges
Qui furent des loupiots comme eux.

Ils naissent au fond des impasses,
Et dorment dans les lits communs
Où les daronnes font des passes
Avec les autres et les uns...

Mais ces chérubins faméliques,
Qui vivent avec ces damnés,
Ont de longs regards angéliques,
Dans leurs grands châsses étonnés.

Et, quand ils meurent dans ces fanges,
Ils vont, tout droit, au paradis,
Car ces petits-là sont les anges
Des ruelles et des taudis.

C'est les petits des grandes villes,
Les petits aux culs mal lavés,
Contingents des guerres civiles
Qui poussent entre les pavés.

II A LA BASTOCHE

Il était né près du canal,
Par là... dans l' quartier d' l' Arsenal,
Sa maman, qu' avait pas d' mari,
L' appelait son petit Henri...
Mais on l' appelait la Filoche,
A la Bastoche.

l' n' faisait pas sa société
Du géni' de la liberté,
l' n' était pas républicain,
Il était l' ami du Rouquin
Et le p' tit homme à la Méloche,
A la Bastoche.

A c' tte époqu' -là, c' était l' bon temps :
La Méloche avait dix-huit ans,
Et la Filoche était rupin :
Il allait, des fois, en sapin,
Il avait du jonc dans sa poche,
A la Bastoche.

Mais ça peut pas durer toujours,
Après la saison des amours
C' est la mistoufle et, ben souvent, *
Faut s' les caler avec du vent...
Filer la comète et la cloche,
A la Bastoche.

Un soir qu' il avait pas mangé,
Qu' i' rôdait comme un enragé ;
Il a, pour barboter l' quibus *
D' un conducteur des Omnibus,
Crevé la panse et la sacoche,
A la Bastoche.

Et sur la bascule à Charlot,
Il a payé, sans dire un mot :
A la Roquette, un beau matin,
Il a fait voir, à ceux d' Pantin,
Comment savait mourir un broche
De la Bastoche !

Il était né près du canal,
Par là... dans l' quartier d' l' Arsenal,
Sa maman, qu' avait pas d' mari,
L' appelait son petit Henri...
Mais on l' appelait la Filoche,
A la Bastoche.

III SOUS LES PONTS

« -Eh bien, répliqua le suave rond-de cuir, vous irez coucher sous les ponts : il y a bien d'autres !...*(sic)*

L'employé qui envoie coucher le public est, en France, de toutes les administrations. Mais l'envoyer coucher... sous les ponts, c'est un affinement qui était réservé à la "maternelle" Assistance publique. »

(Echo de Paris)

Gens de sac, de corde et de mèche,
Tondeurs de chats, baigneurs de chiens,
Raseurs de mousards dans la dèche,
Bons à tout, pégriots, vauriens,
Nous sommes les rôdeurs de berge,
Sous les tabliers nous grimpons...
La première arche est notre auberge...
C'est nous qui couchons sous les ponts.

Miteux, gougnaftiers ou poètes,
Pilons, mendigots, purotains,
Fileurs de cloches... de comètes...
Fils de ribauds, fils de putains ;
Manchots, aveugles, culs-de-jatte,
Fripes, fripouilles et fripons,
Nous sommes les sans-canijatte...
C'est nous qui couchons sous les ponts.

A travers la fête et les halles,
Les salopes et les gens saouls,
Les culs terreux et les culs sales,
La nuit, nous chinons quelques sous
Sur les durs pavés de la ville...
Durs pavés que nous retapons!
Nous sommes les sans domicile...
C'est nous qui couchons sous les ponts.

V ROSE BLANCHE

Alle avait, sous sa toque d' martre,
Sur la butt' Montmartre,
Un p'tit air innocent ;
On l'app'lait Rose, alle était belle,
A sentait bon la fleur nouvelle,
Ru' Saint-Vincent.

On n'avait pas connu son père,
A n'avait pus d' mère,
Et depuis mil neuf cent, ***
A d'meurait chez sa vieille aïeule
Où qu'a s'é'l'vait, comm' ça, tout' seule,
Ru' Saint-Vincent.

A travaillait, dèjà, pour vivre,
Et les soirs de givre,
Sous l' froid noir et glaçant,
Son p'tit fichu sur les épaules,
A rentrait, par la ru' des Saules,
Ru' Saint-Vincent.

A voyait, dans les nuits d' gelée,
La nappe étoilée,
Et la lune, en croissant,
Qui brillait, blanche et fatidique
Sur la p'tit' croix d' la basilique,
Ru' Saint-Vincent.

L'été, par les chauds crépuscules,
A rencontrait Jules
Qu'était si caressant
Qu'a restait, la soirée entière,
Avec lui, près du vieux cim'tière,
Ru' Saint-Vincent.

Mais le p'tit Jul' était d' la tierce
Qui soutient la gerce,
Aussi, l'adolescent
Voyant qu'a n' marchait pas au pantre,
D'un coup d' surin lui troua l' ventre,
Ru' Saint-Vincent.

Quand ils l'ont couché' sous la planche,
Alle était tout' blanche
Mêm' qu'en l'ensev'lissant,
Les croqu'-morts disaient qu' la pauv' gosse
Etait claqué' l' jour de sa noce,
Ru' Saint-Vincent.

Alle avait, sous sa toque d' martre,
Sur la butt' Montmartre,
Un p'tit air innocent ;
On l'app'lait Rose, alle était belle,
A sentait bon la fleur nouvelle,
Ru' Saint-Vincent.

VI A PANTRUCHE

Brune fille d'Angevins,
Pour tout faire elle était bonne
Chez un vieux marchand de vins,
A Charonne.

Quand le maître en eut soupé
Elle erra, sans domicile,
Sur le pavé retapé,
A Bell'ville.

Un soir elle rencontra
Un boucher, sans rigolette,
Qui voulut l'emmener à
La Villette.

Mais les bouchers sont brutaux,
Elle reçut des torgnolles
Puis, une nuit, s'enfuit aux
Batignolles...

Fit rencontre d'un cocher
Qui cherchait une femelle
Et qui l'emmena bâcher
A Grenelle.

Puis, son ventre ayant grossi,
Elle accoucha, dans un bouge,
Par là... pas trop loin d'Issy...
A Montrouge.

Pour élever l'innocent,
Elle dut se mettre en carte
Et travailler le passant
A Montmart'e.

Et voilà !... Mince d' chopin !...
Faut vraiment être guenuche
Pour venir chercher son pain,
A Pantruche.

VII JALOUSE

La mienne a drôles de cheveux,
Drôle de nez, drôles de z'yeux...
Gueule rouge qui vous attire,
Perles blanches dans un sourire,
Petit pied cambré, fine main
Au service du genre humain...
Alle est bâti' pour fair' la noce,
 Ma gosse.

A quatorze ans alle était la
Femme d' son frèr'... C'est lui qui l'a
Mise au courant de la musique
Et, pour fair' chanter la pratique,
All' fut vite au diapason.
Puis alle entra dans eun' maison
Où qu'alle a gagné son diplôme,
 Ma môme.

Aujourd'aujord'hui faut la voir
Flirter au salon chaque soir,
Allumant l'un, caressant l'autre,
Faisant du châsse au vieil apôtre
Qui n'en peut plus mais veut encor...
Ah ! c'en est eun' qui gagne d' l'or !
Alle était né' pour le commerce,
 Ma gerce.

Et j' s'rais heureux comme un poisson
Si j'étais pas si paillasson.
Oui, mais voilà, c'est comm' des pommes,
A comprend qu' j'aille avec des hommes
Et qu' j'ay' des amis tant que j' veux.
Mais les femme' a leur saute aux ch'veux ;
Alle est jalous' comme eun' tigresse,
 Ma fesse.

VIII PAILLASSE

Moi, la mienne est née en voiture.
C'est eune espèce d' romani,
Eun' bell' gitane au teint bruni,
Mais alle est paillasse d' nature :
I' faut qu'a pagnotte en roulotte,
Comm' quand all' 'tait chez ses auteurs ;
Tous les ans, au printemps, a s' trotte...
A fout son camp chez les lutteurs.

Chez les gros... les hercules d' foire...
Les Marseille et les Bamboula...
Vraiment ça fait naquer du fla...
Rien qu' d'en parler j'en ai la foire...
J' comprends qu'eun' bergèr s'embéguine
Pour des artiss's ou des dompteurs
Et mêm' des fois pour eun' coquine...
Mais la mienne y faut des lutteurs.

Et quand c'est la fête à Joinville,
Au Parc, au Trône, à Gentilly,
Et à Montmartre et à Neuilly,
Et à Vincenn' et à Bell'ville,
A peut pus démarrer des planches,
A jette l' gant aux amateurs,
A guinche, en tortillant ses hanches,
Su' l' tremplin... avec des lutteurs.

A me r'vient quand alle est vannée,
A l'automne, après la saison.
Pis a se r'met dans eun' maison
Où qu'a pourrait fair' tout' l'année
Avec des michets ben honnêtes :
Des miniss's et des sénateurs...
Mais quand er'vient l'époqu' des fêtes,
Faut qu'a r'tourne avec les lutteurs.

IX BARYTON

Oui, mon vieux, me v'là baryton,
Tous les soirs ej' chante au caf' conce,
J'ai d' la gueule et j'attaqu' dans l' ton...
J' fais la pige à Monsieur Léonce...
Et j' pagnotte à tir'-larigot...
C'tte vi'-là, vois-tu, c'est un rêve !...
Les femm's veul'nt toutes d' mézigo...
J' la r'lève...

Pas au suif... ni à la mi' d' pain...
Non, au beurr' : rien qu' des femm's du monde ! *
Chaqu' nuit c'est un nouveau chopin,
J' navigue d' la brune à la blonde.
Et tu sais... pas plan d'y couper,
L' soir, à la sortie, on m'enlève...
C'est à qui m'aura pour souper...
J' la r'lève.

J'étais pas né pour le turbin :
Dans l' temps, quand nous étions arpettes,
Tous les lundis j'allais au bain
Chez Fill'ry, fair' des galipettes.
Ya pas un métier qui m'allait...
Mais à force d' me mettre en grève
J'ai trouvé celui qu'i' m' fallait
J' la r'lève.

Oui, mon vieux, ej' fais comm' tu f'rais
Si c'est toi qu' tu s'rais à ma place ;
Tu voudrais pas que j' pay' les frais
Quand ej' peux passer d'avant la glace.
Non... D'abord on a ça dans l' sang...
L' père Adam, avec la mère Eve,
Mangeait d' la pomm'... moi c'est du blanc...
J' la r'lève.

X TZIGANE

Rasta, crapule, mendigo,
Aussi bien foutu qu'une entorse,
Aussi crasseux qu'un hidalgo,
Bas du cul et trop court de torse,
Il ne doit pas avoir les fesses
Comme le divin Apollon...
Et pourtant, il plaît aux gonzesses,
Avec son violon.

Le cheveu luisant et collé
Sur des pariétaux de carpe,
Le regard fauve, un peu voilé
Du marlou pègre ou de l'escarpe,
Le front bas, fuyant, aplati
Sous la chevelure trop noire,
Cet automate ouistiti
Bistré, teinté, couleur de foire
Au pain d'épice, vient chez nous
Pour séduire nos gigolettes,
Pour mendigoter nos gros sous
Et pour épater nos tapettes ;
Il va, de l'arrière-boutique
Du mastroquet, dans le salon,
Pour y faire de la musique,
Avec son violon.

Là, son archet victorieux
S'allonge sur la colophane,
Puis va, descend, remonte aux cieux...
On voit alors notre tzigane
S'agiter sans trêve ni cesse,
Et, nerveux comme un étalon,
Vous enlever une princesse,
Avec son violon.

XI VACHE

Oui, moi j' te l' dis, ma pauv' Alice,
Tu nous courr' avec ton rouquin...
Il est pus chouett' que l' beau Narcisse,
Mais n'empêch' que c'est un coquin
Qui fait ses p'tit's vach'ri' en douce...
Comm' ça... sans avoir l'air de rien...
Pisque j' te l' dis, moi, je l' sais bien :
Il est des raill'... Il est d' la rousse !

C'est lui qu'a fait poisser Hortense,
La femme à Coco l'Hérissé !...
Oui... oui... Tu fais d' la rouspétance...
Mais aujord'hui tout l' monde l' sait :
On sait qu'i' n'a pas d'escrupules,
On sait qu'i' marche avec les mœurs...
Et qu'il est des indicateurs
De la brigade à Mossieu Jules.

Aussi, vois-tu, ma pauv' Alice,
Malgré qu'i' soy' joli garçon,
Pisque ton homme est d' la police
I' faut l' plaquer comme un chausson...
Qu'il aille au bain... Qu'il aille à Dache...
Qu'il aill' planquer où qu'i' voudra...
Tu peux pus t'appuyer c' gonc'-là...
C'est pas un garçon... C'est eun' vache !

XII NINI-PEAU-D' CHIEN

Quand alle était p'tite,
Le soir, alle allait,
A Saint'-Marguerite,
Où qu'a s' dessalait ;
Maint'nant qu'alle est grande,
All' marche, le soir,
Avec ceux d'la bande
Du Richard-Lenoir.

A la Bastille
On aime bien
Nini-Peau-d' chien :
Alle est si bonne et si gentille !
On aime bien
Nini-Peau-d' chien
A la Bastille.

Alle a la peau douce,
Aux taches de son,
A l'odeur de rousse
Qui donne un frisson...
Et de sa prunelle,
Aux tons vert-de-gris,
L'amour étincelle
Dans ses yeux d' souris.

A la Bastille
On aime bien
Nini-Peau-d' chien :
Alle est si bonne et si gentille !
On aime bien
Nini-Peau-d' chien
A la Bastille.

Quand le soleil brille
Dans ses cheveux roux,
L' géni' d' la Bastille
Lui fait des yeux doux,
Et, quand a s' promène,
Du bout d' l'Arsenal,
Tout l' quartier s'amène
Au coin du canal.

A la Bastille
On aime bien
Nini-Peau-d' chien :
Alle est si bonne et si gentille !
On aime bien
Nini-Peau-d' chien
A la Bastille.

Mais celui qu'alle aime,
Qu'alle a dans la peau,
C'est Bibi-la-Crème,
Parc' qu'il est costeau,
Parc' que c'est un homme
Qui n'a pas l' foi' blanc,
Aussi faut voir comme
Nini l'a dans l'sang !

A la Bastille
On aime bien
Nini-Peau-d' chien :
Alle est si bonne et si gentille !
On aime bien
Nini-Peau-d' chien
A la Bastille.

XIII LA TERREUR DES FORTIFS

« Cette femme, nommée Marie Ret, dite "La Terreur des Fortifs", mettait souvent la main à la besogne.

Agée de vingt-huit ans, grande, élancée, assez jolie, bien qu'elle ait la figure balafmée de coups de couteau, Marie Ret est une véritable héroïne de roman. Très vigoureuse, elle souvent "expédié son homme" ; sa spécialité était de jeter à l'eau ses victimes.

Dans son logement on a trouvé plus de trente paires de souliers en cuir jaune, provenant des dépouilles de ses victimes. François, son amant, avait en effet une préférence marquée pour les souliers de cette couleur, et lui et sa maîtresse attaquaient souvent des passants attardés, uniquement pour s'approprier leurs chaussures estivales. »

(Intransigeant)

Grande, élancé', carne, d'attaque,
Le poing dur et bien attaché ;
Ferme et râblé', sous la casaque,
Ell' faisait la chasse au michet,
A coups d' surin ou d' sucre d' pomme,
Et, souvent, la batteus' d'antifs,
Comme un mâle, abattait son homme...
C'était la Terreur des Fortifs.

Pour affurer la bonn' gal'touze,
A dégringolait l' poivrio,
Faisant la redingue et la blouse,
Le bourgeois, comme l'ouvrio ;
Mais quand le pauvre homme était meule,
A te l'empoignait par les tifs
Et lui tambourinait la gueule...
C'était la Terreur des Fortifs.

La cible trouée à coups d' langue
Par les caress's de ses mectons,
En leur barbotant leur morlingue,
A s' vengeait sur les beaux mich'tons...
Et, pour avoir leurs souliers jaunes,
A surinait des gens comifs,
A la barb' des flics et des launes...
C'était la Terreur des Fortifs.

XIV CHANT D'APACHES

Chez un bistro du quartier d' la Viltouse,
Les barbillons trinquaient à la santé
D'un d' leurs poteaux qui décarrait d' centrouse,
Et l'on chantait : Vive la liberté !

Ohé ! les apaches !
A nous les eustaches,
Les lingues à viroles,
Les longes d'assassins
Pour le bidon des roussins
Et pour le ventre des cass'roles.

Tant pis pour vous, Messieurs de la raclette,
Tant pis pour vous, Messieurs les collégiens,
Faut pas chercher les garçons d' la Villette,
Car leurs couteaux sont pas faits pour les chiens.

Ohé ! les apaches !
A nous les eustaches,
Les lingues à viroles,
Les longes d'assassins
Pour le bidon des roussins
Et pour le ventre des cass'roles.

Quand les flicards veul'nt nous ceinturer d'riffe,
Nous fabriquer, nous conduire à la tour,
Marrons su' l' tas, ces jours-là ya d' la r'biffe :
On leur-z-y met son vingt-deux dans l' tambour.

Ohé ! les apaches !
A nous les eustaches,
Les lingues à viroles,
Les longes d'assassins
Pour le bidon des roussins
Et pour le ventre des cass'roles.

Faut pas non pus aller s' froter derrière
Nos p'tit's bergèr's qui s' ballad' icigo...
Ou ben, sans ça, gare à la boutonnière !
Gare au coup d' scion dans l' lidonbem du go !

Ohé ! les apaches !
A nous les eustaches,
Les lingues à viroles,
Les longes d'assassins
Pour le bidon des roussins
Et pour le ventre des cass'roles.
D'abord nous aut' on fait pas d' politique,
On vot' toujours pour el' gouvernement,
On s' fout du roi comme ed' la république,
Pourvu qu'on puiss' travailler tranquill'ment.

Ohé ! les apaches !
A nous les eustaches,
Les lingues à viroles,
Les longes d'assassins
Pour le bidon des roussins
Et pour le ventre des cass'roles.

XV LA LIONNE

« Ainsi l'avaient surnommée ses amis, les malfaiteurs de la bande de la Goutte-d'Or.

Cuisinière de son état, elle préparait aux cambrioleurs de succulents repas, arrosés de champagne.

Au dessert, les chevaliers du cambriolage pinçaient de la guitare, roucoulaient de tendres romances et "La Lionne" ouvrait ses bras à celui de ces Messieurs qui lui paraissait le plus en beauté. Chacun son tour. La jalousie était bannie de cette famille et "La Lionne", adorée de tous, coulait des jours pleins de félicité »

(Echo de Paris)

Rouge garce... A la Goutte-d'Or
Elle reflétait la lumière
Du chaud soleil de Thermidor
Qui flamboyait dans sa crinière.
Ses yeux, comme deux diamants,
Irradiaient en vives flammes
Et foutaient le feu dans les âmes...
La Lionne avait cinq amants.

Le Félé, la Barre de Fer,
Petit-Louis le grand chef de bande,
Et Dos-d'Azur... et Monte-en-l'Air
Se partageaient, comme prébende,
Les soupirs, les rugissements,
Les râles de la garce rouge
Et cohabitaient dans son bouge...
La Lionne avait cinq amants.

Et tous les cinq étaient heureux.
Mais, un matin, ceux de la rousse,
Arrêtèrent ses amoureux
Dans les bras de la garce rousse.
Ce sont petits désagréments
Assez fréquents dans leurs commerce...
Or ils en étaient de la tierce !
La Lionne et ses cinq amants.

XVI LES CHI'-DANS-L'EAU

C'est leur nom, ya rien à faire,
Les matelots sont des joyeux,
Et si c' nom-là fait leur affaire
Ils l' chang'ront pas pour vos beaux yeux.
C'est un nom qu'a du caractère,
Dam', quand i's sont su' leur bateau,
I's peuv'nt pas fair' ça su' la terre,
Les Chi'-dans-l'eau !
En avant les Chi'-dans-l'eau !

Oui, voilà comme on les appelle,
Mais c'est des chic et des poilus,
Des gonciers qui font pas flanelle,
Des clients comme on n'en fait plus...
Et les jours qu'i's s'amèn' au claque,
On sait qu'i's vienn'nt pas pour la peau :
I' leur en faut, i's sont d'attaque
Les Chi'-dans-l'eau !
En avant les Chi'-dans-l'eau !

N'empêch' pas qu'on les gob' tout d' même,
Autant pour eux comm' pour leur sac,
Malgré qu'on soy' des fill' en brème,
On aim' les gars qu'a d' l'estomac...
Quand on crie : -En avant la flotte !
Et qu'i' faut emporter l' morceau...
I's n' flasquent pas dans leur culotte,
Les Chi'-dans-l'eau !
En avant les Chi'-dans-l'eau !

En avant !... V'là les Bitte et Bosse,
I's arriv' avec leur pognon...
Leur faut du champagne et d' la soce,
Faut tortiller du troufignon.
En avant la gigue et la bombe !
Leur faut tout c' qu'i' ya d' pus costeau,
Tout c' qui'i' ya d' pus chouette en lesbombe
Les Chi'-dans-l'eau !
En avant les Chi'-dans-l'eau !

Quand i's ont boulotté leur pèze
Et qu'on veut leur parler raison,
Nom de Dieu !... Minc' de Marseillaise !...
I's chahut'nt tout dans la maison.
Pis, avant qu' la garde rapplique,
I's tap'nt su' la gueule au barbeau...
En criant : -Viv' la république !
Les Chi'-dans-l'eau !
En avant les Chi'-dans-l'eau !

XVII GALVAUDEUX

Su' la grand' route qui m'attire
Et qu'j'aim' comm' si qu'a s'rait à moi,
J' marche au soleil... On peut rien m' dire,
Mon faffe est en règle. Et pis, quoi ?...

Ej' fais pas d' mal. Ej' suis la route :
J' vas où qu'a veut... J' vas où qu'a va...
Toujours tout droit. Quéqu' ça peut m' foute
Que j' soye ici... ailleurs... ou là !...

J' suis ben partout... Ej' me contente
D'un chignon d' pain à chaque r'pas,
Avec un verr' d'eau, v'là ma rente...
J' suis heureux pisque j' turbin' pas !

J' m'en fous que l' pain i' soye en grève
Pourvu qu'on m'en donne un morceau.
Vrai, ça vaut pas la pein' qu'on s' crève
Pour en manger et boir' de l'eau.

Dans l' temps j' me r'butais tout' l'année,
Chez des bourgeois qu'avaient du bien,
Et qui m' prenaient à la journée.
Au jour d'aujord'hui j' fous pus rien.

Travailler c'est pas mon affaire,
Et si j'avais pus tôt pensé
Qu' c'était si beau de ne rien faire,
Ya longtemps qu' j'aurais commencé.

XVIII SOUS LA PLUIE

Cochon d' temps ! Vrai, c'est épatant !
V'là 'core un été-z-à la manque :
I' pleut toujours... i' pleut si tant
Que j' peux pas décarrer d'eun' planque
Sans êt' traversé jusqu'aux os !
Quiens !... v'là la plui' qui m' débarbouille,
A' m' coul' jusque dans l' bas d' mon dos...
Et ma rai' lui sert ed' gargouille.

Cochon d' temps ! Vrai, c'est épatant !
Ça dégouline et ça dégoutte.
Avec ça... j'ai rien dans l' battant...
C'est dur ed' trimer su' la route
Par es' temps-là. Vrai, qué turbin !
Avec ma chaussur' dépiotée,
J'ai l'air ed' marcher dan' un bain,
Su' des s'mell' en galett' feuil'tée

Parbleu ! c'est sûr qu'i' s'en fout bien
C'ui-là qu'a son cul su' sa chaise,
Au coin d' son feu... Ça n'y fout rien...
Tandis qu' moi, j'ai l' cul mal à l'aise
Dans mon falzar mouillé, crotté
Par l'eau qui gicle des ornières,
Et cell' qui coule d' chaq' côté
D' mes jamb's qu'a l'air ed' deux gouttières.

Et tous les ans c'est bourrico.
Ça va pus... Ça marche d' traviole...
L' bon Dieu s'a mis ça dans l' coco
Dedpuis qu'il a soupé d' not' fiole.
Dame, c't homme, il est dégouté :
On l' rase avec la politique...
Paraît qu'i' pleut comm' ça l'été,
Parc' qu'i' n' veut pus d' la république.

XIX RÉVEILLON DES GUEUX

Musique d'André Fijan

Minuit ! c'est l'heure solennelle,
Il va descendre, l'Homme-Dieu !
Dans les lointains, la cloche appelle
Les vagabonds sans feu ni lieu.
Ils s'en vont sous l'immense voûte,
Ils avancent, le ventre creux !
Et les durs cailloux de la route
Font saigner leurs pieds douloureux.

Marchez, les gueux, suivez les Mages
Qui s'en vont, les yeux dans le ciel,
A Jésus porter leurs hommages,
Noël !
Il mourra sur la Croix
Pour vous faire asseoir à sa table
Avec les princes et les rois !
Marchez vers l'étable,
Marchez avec eux,
Marchez, les gueux !

Noël ! Hosannah ! Les archanges
Chantent : Chrétiens, il est minuit ;
Les va-nu-pieds quittent les granges
Et s'orientent dans la nuit,
Vers les cloches qui carillonnent
La gloire du Dieu triomphant !
Marchez, les prêtres réveillent.
Il est né, le Divin Enfant...

Marchez, les gueux, suivez les Mages
Qui s'en vont, les yeux dans le ciel,
A Jésus porter leurs hommages,
Noël !
Il mourra sur la Croix
Pour vous faire asseoir à sa table
Avec les princes et les rois !
Marchez vers l'étable,
Marchez avec eux,
Marchez, les gueux !

XX**LE DIMANCHE DU TRIMARDEUR**

C'est pas qu' j'ay' de la r'ligion,
Je n' fréquent' pas à la messe ;
Et, dedpuis ma communion,
J'ai pas été-z-à confesse.
Pourtant j' fais comme l' bon Dieu :
Tous les septièm' jours ej' flanche,
Et j' me r'pose au coin d' mon feu...
Moi je n' marche pas l' dimanche.

L' coin d' mon feu, c'est l' coin d'un bois,
Toujours auprès d'eun' rivière,
Où qu' tous les sept jours, eun' fois,
J' fais un bouillon, d' la première,
Avec eun' tête d' mouton
Dont après je m' paye eun' tranche...
C'est mon p'tit jour de gueul'ton...
Moi je n' marche pas l' dimanche.

Après j'me fais un café
Allongé d'eun' petit' goutte,
Et, quand mon festin-z-est fait,
Au lieu d' rester à rien foute,
Ej' lav' mon linge au ruisseau
Pour avoir eun' chemis' blanche,
Pis j' me mets les pieds à l'eau...
Moi je n' marche pas l' dimanche.

Le soir, quand l' jour est fini,
J' m'allong' su' l' dos, su' la terre,
Et je r'gard' dans l'infini,
Où qu' paraît qu'ya notre père.
Malgré que j' n'ay' pas la foi,
Je m' dis, en faisant la planche :
Notre Père est content d' moi
Pisque j' marche pas l' dimanche.

XXI JEAN DU COGNO

Légende Sénonaise

Or, sous Philippe de Valois,
L'intègre Pierre de Cugnières,
Avocat, défenseur des lois,
Et des coutumes séculières,
Au nom du roi s'est insurgé
Contre les princes du clergé.

Et c'est pour tout cela
Que ce bon bougre-là,
Ce bon bougre de pierre,
De Pierre de Cugnières,
Bien qu'il ne fût doux comme un agneau
Est devenu Jean du Cogno.

Gloria Domino !

Mais Philippe l'abandonna
Et depuis, dans nos cathédrales,
Le clergé qui ne pardonna,
Contre les parois latérales,
Fit sculpter, très grotesquement,
Le procureur du Parlement.

Et c'est pour tout cela
Que ce bon bougre-là,
Ce bon bougre de pierre,
De Pierre de Cugnières,
Bien qu'il ne fût doux comme un agneau
Est devenu Jean du Cogno.

Gloria Domino !

Quand les noir bedeaux éteignaient
Après les chants et les prières,
D'un coup d'éteignoir ils cognaient
Le nez de Pierre de Cugnières
Qui, pendant longtemps résigné,

S'appela Pierre du Cogné.

Et c'est pour tout cela
Que ce bon bougre-là,
Ce bon bougre de pierre,
De Pierre de Cugnières,
Bien qu'il ne fût doux comme un agneau
Est devenu Jean du Cogno.
Gloria Domino !

Puis tout doucement on en vint
De Pierre à Jean sans qu'on y pense,
Puis, un peu plus tard, il advint
Que l'on changea, sans nulle offense,
De Cogné l'e final en o
Et cela fit Jean du Cogno.

Et c'est pour tout cela
Que ce bon bougre-là,
Ce bon bougre de pierre,
De Pierre de Cugnières,
Bien qu'il ne fût doux comme un agneau
Est devenu Jean du Cogno.
Gloria Domino !

PIERRE DE CUGNIÈRES

En 1329, Philippe de Valois, roi de France, voulant faire cesser les conflits de juridiction qui s'élevaient fréquemment entre le clergé et la noblesse, convoqua, dans son palais, une assemblée où se trouvèrent réunis un grand nombre de prélats et de barons de France.

Pierre de Cugnières, écuyer, conseiller du roi, y fit les fonctions d'avocat général et porta la parole.

Il exposa les griefs des seigneurs laïques, défendit l'autorité temporelle et soutint les droits du roi contre Roger, archevêque de Sens, ancien garde des sceaux, qui défendait les droits de la papauté.

Philippe crut devoir s'abstenir de prononcer sur-le-champ, mais, par la suite, le clergé eut gain de cause et l'archevêque Roger devint pape, sous le nom de Clément VI.

Quant au brave Pierre de Cugnières, qui avait soulevé contre lui les colères du clergé, on le tourna en ridicule ; sa tête, grotesquement sculptée, fut placée dans beaucoup d'églises et de cathédrales ; on l'appela ironiquement Pierre du Cuignet, du Coignet, du Coignot, et s'il ne fut pas excommunié, ce fut grâce à l'énergique intervention du comte de Sens ; mais, tous les ans, une cérémonie simulant l'excommunication était célébrée devant son effigie.

Jacques Dubreuil rapporte, dans ses *Antiquités de Paris*, que l'on a donné le nom de Pierre de Cuignet « à une petite et laide figure qui est à Notre-Dame, à un coin du jubé du midi, au-dessus de la figure d'Enfer; », et voici le premier couplet d'une chanson du temps, composée sur cette caricature de Pierre de Cugnières:

Venez, venez, venez, venez,
Voir maistre Pierre du Cognet.
Sans causes il n'a pas de renom :
C'est une gratieuse imaigne ;
Amoureux, doux et mignon,
En un souverain visaige,
Il a un peu faute de nez :
Mais seurement je vous promets
Que ne connûtes onc si doucet.
Le plus godin de tous les laïcs,
C'est maistre Pierre du Cognet.
Venez, venez, venez, etc.

« Dans la cathédrale de Sens, dit M. Francisque Sarcey, il y a, ou du moins, il y avait quand j'étais enfant, une petite figure sculptée sur un des piliers, à une assez grande hauteur. On l'appelait, je ne sais pourquoi, la tête à Cogniot ou Cognot sans i, et c'était une tradition que les bedeaux et autres servants de l'église, quand ils passaient armés de leurs longs éteignoirs, en donnassent un coup sur le nez du pauvre Cogniot. Il me semble même me rappeler que lorsque, tout gamins, nous passions devant le pilier légendaire, nous nous amusions à lancer au visage de la petite statuette des boulettes de mie de pain et de papier mâché. »

Or, la figurine sur le nez de laquelle le petit Sarcey envoyait des boulettes de papier mâché est toujours dans la cathédrale de Sens, et les Sénonais l'appellent, aujourd'hui, Jean du Cogno.

XXII PILI

"Adieu, Pili... petite chienne..."

.....

On s'était trouvé dans la rue,
La nuit. Elle était accourue :
"Emmène-moi, je serai tienne,
(Avait dit le bon petit chien,
Tu verras... je t'aimerai bien,
Veux-tu?... je ne suis à personne."
J'avais adopté la mignonne.

Et, pendant quinze ans, chaque jour,
Elle fut la petite bête
Qui vous attend et qui vous fête,
Qui vous dit bonsoir et bonjour.
La petite bête qui lèche
La main... Ah ! les yeux, les bons yeux,
Toujours contents, toujours joyeux,
Les jours d'opulence ou de dèche.

Hélas ! ces bons yeux que j'aimais,
Je ne les verrai plus sourire...
Je les ai fermés pour jamais...
Et je pleure... Ça vous fait rire ?
Vous les...

.....

.....

.....

J'ai perdu mon bon petit chien,
Aussi ma douleur est extrême,
Mais, pour qu'il se repose bien,
Pour qu'il s'endorme doucement,
Je l'ai couché bien chaudement
Et je vais l'enterrer moi-même...

.....

"Adieu, Pili... bon petit chien."

XXIII LES BRAVES GENS

Qu'ils soient ou de rue ou de race,
D'appartements ou de jardins,
Chiens de berger ou chiens de chasse,
Ou culs terreux ou citadins,
Les chiens sont fidèles au maître,
Et, bien qu'ils soient intelligents,
Jamais l'un d'entre eux ne fut traître...
Tous les chiens sont de braves gens.

Tous... Et surtout les quatre pattes,
Les clebs qui ne sont jamais pris,
Qui vont sans maître... sans pénates...
Et, chiens libres dans leur Paris,
Y trouvent le gîte et la soupe...
Ils sont voyous... intransigeants...
Mais ils marchent avec la troupe...
Tous les chiens sont de braves gens.

De braves gens, de bonnes bêtes
Qu'une caresse rend joyeux,
Et dont les grands yeux bien honnêtes
Vous regardent droit dans les yeux ;
Qui, souvent, partagent leur niche
Avec les petits indigents,
Comme Toutou, le bon caniche...
Tous les chiens sont de braves gens.

Chiens de Paris, chiens de province,
Chiens de riches, de purotains,
Chiens de manants ou chiens de prince,
Chiens de bigotes... de putains,
Chiens errants ou chiens à l'attache,
Et vous, courageux chiens d'agents
Qui faites la chasse à l'apache...
Vous êtes, tous, de braves gens !

XXIV STATUOPHOBE

(L'Accusé désignant le ministère public au Président :)

- Non, mon Président, c'est d' la blague !
Quoiqui'i' dit, c'ui-là ?... que j' suis fou.
J' suis pas fou... C'est lui qui divague...
Et pis si j' suis fou, quéqu' ça fout ? *
Ça n'fout rien... on s'y habitue...
Puis, d'abord, moi, vous comprenez,
Je n' peux pas voir une statue
Sans vouloir y taper dans l' nez.

(S'adressant au Tribunal :)

J' vous en fais jug's, messieurs les juges,
Des statu's !... Yen a t'i' pas d' trop ?
Yen a bentôt su' tous les r'fuges !...
Qu'un mossieu dégote un sirop,
Un' pastille, un' compote anglaise,
Et qu'i' claqu' vingt-quatre heur' après,
On te l' pétrit dans d' la terr' glaise...
On l' fait en marb', en pierre, en grès.
J' comprends la statu' d' Charlemagne,
J' comprends aussi celle d' l'emp'reur ;
Entendons-nous, pas c'ui d'All'magne...
Non... l' nôtre, à nous... Ya pas d'erreur.
Avant tout, moi, j' veux qu'on s'explique :
J' suis Français, Parigo, Chauvin
Et j' marche avec la République.
Mais quand j'ai bu deux verres d' vin
Et qu' m'arrive d' voir, dans la rue,
Un inconnu, que j' connais pas,
Me r'garder du haut d'sa statue,
J'ai des envi's de l' foute en bas !...
Mais j' veux pas pour ça qu'on m'engueule,
Car si j' mont' su' son piédestal
Pour y tambouriner la gueule,
J' demande à qui que j' fais du mal ?

XXV TA GUEULE !

Un jour, en correctionnelle,
Mossieu le Président Dupont
Demande comment on l'appelle
A l'accusé qui ne répond.
Alors, le Président, bonhomme,
Reprend : - Voyons, Bibi-la-Peau,
Dites-nous comment l'on vous nomme.

L'accusé :
- Ta gueule, eh veau !

Le Président eut un sourire...
C'était un réjoui bontemps,
Très amateur du mot pour rire,
Très gai, malgré ses soixante ans :
- Ah ! vraiment ! dit-il, elle est forte !
Mais qu'avez-vous donc dans la peau
Pour vous exprimer de la sorte ?

L'accusé :
- Ta gueule, eh veau !

Du bout du banc de la défense,
L'avocat, maître Gagnerien,
Criait... réclamait l'indulgence,
Hurlait : - Messieurs, comprenez bien :
Mon client a perdu la tête,
C'est un pauvre bougre... un fourneau...
Il est insolent mais honnête !

L'accusé :
- Ta gueule, eh veau !

Lors, se levant, le ministère
Public dit à Bibi-la-Peau :
- Je vous conseille de vous taire,
Car c'est vous qui faites le veau...
Et, malgré vos airs de bravache,
On va vous mettre à la raison :

(Au Tribunal :)

Je requiers deux ans de prison...

L'accusé :
- Ta gueule, eh vache !

XXVI PESTAILLES

Sûr que j' m'en fous du choléra
Et pis d' la peste bubonique !
La vraie peste... l' phylloxera
C'est ceux d' la boîte... d' la boutique
Du coin du quai. Vous savez bien :
Les mouchards, les cogn' et les railles
Qui s'occup'nt de tout... et de rien...
C'est les pestailles

C'est les roussins quoi !... ces messieurs,
Qui voi'nt tout, d' l'île à la barrière,
Comm' celui-là qu'avait deux yeux,
L'un par devant, l'autr' par derrière,
C'est eux qui poiss'nt les pégrïots :
Les gros du chichi d' la haut' banque...
I's poiss' aussi les maigrïots...
Les p'tits monte-en-l'air à la manque.
On peut pas poisser qu' les rupins,
Faut aussi poisser la friture...
Les barbillons, les marloupins,
Leurs gonzess's et la fourniture.
I's poiss'nt les malins, les gogos,
Les honnêt's gens et les canailles,
I's poiss'nt tout, mêm' les mendigots !
C'est les pestailles.

Mais quand i' faut donner l' coup d' fion,
Quant i' faut ceinturer un marle,
Ya des fois qu'i's poiss' un coup d' scion ;
(J'en ai foutu... moi que j' vous parle),
Mais i's m'ont jamais ceinturé...
Ej' gliss' toujours entre les mailles,
Et quand i's pass'... ej' crie : Acré !
V'la les pestailles !!

XXVII AH ! LES SALAUDS !

I's sont des tin', i's sont des tas,
Des fils de race et de rastas,
Qui descendent des vieux tableaux,
Ah ! les salauds !

I's sont presque tous décorés,
I's ont des bonn's ball's de curés,
On leur-z'y voit pus les calots,
Ah ! les salauds !

I's sont presque tous mal bâtis ;
I's ont les abatis trop p'tits
Et des bidons comm' des ballots,
Ah ! les salauds !

Rapport que tous ces dégoûtants
I's pass'nt leur vie, i's pass'nt leur temps
A s'empiffrer des bons boulots,
Ah ! les salauds !

Le soir i's vont dans les salons,
Pour souffler dans leurs pantalons,
Oùsqu'i's envoy'nt des trémolos,
Ah ! les salauds !

Après i's s'en vont vadrouiller,
Picter, pinter, boustifailler
Et pomper à tous les goulots,
Ah ! les salauds !

Ensuite i's vont dans les endroits
Oùsqu'i' va les ducs et les rois,
Là où qu'y a qu' les volets d' clos,
Ah ! les salauds !

Quand on les rapporte, l'matin,
I's sent'nt la vinasse et l' crottin
Qu'i's ont bu' dans les caboulots,
Ah ! les salauds !

Eh ben ! c'est tous ces cochons-là
Qui font des magn' et du flafla
Et c'est nous qu'i's appell'nt soulauds,
Ah ! les salauds !

I's sont des tin', i's sont des tas,
Des fils de race et de rastas,
Qui descendent des vieux tableaux,
Ah ! les salauds !

XXVIII ALLELUIA !

Paraît qu'au Moulin Rouge un soir,
Un' grand' fill' plat' comme un rasoir,
Cherchait c' qu'on cherch' dans c'tte boit'-là

Alleluia !

Alleluia ! Alleluia ! Alleluia !

Ell' n'était pas tout c' qu'y'a d' mieux,
Mais comme ell' n' travaillait qu' dans l' vieux
Ell' turbinait, par ci, par là

Alleluia !

Alleluia ! Alleluia ! Alleluia !

Elle aperçut un vieux, pas beau :
De loin, on aurait dit du veau,
Ça n'empêch' pas qu'ell' l'aborda.

Alleluia !

Alleluia ! Alleluia ! Alleluia !

*Vide, Monsieur, vide mes mains,
Vide mes pieds, vide mes seins,
Ma taill', ma gorge et cœtera.*

Alleluia !

Alleluia ! Alleluia ! Alleluia !

Quand le Monsieur eut vu tout ça,
On n' sait pas ce qu'il en pensa,
Mais il paraît qu'il s'écria :

Alleluia !

Alleluia ! Alleluia ! Alleluia !

Aussi, voulant juger d' plus près,
Tous ces appas, tous ces attraits,
Avec la belle il se trotta.

Alleluia !

Alleluia ! Alleluia ! Alleluia !

La suit'... je n' la connais pas bien...
Mais je connais un pharmacien
Qui prétend que l' vieux en crèv'ra.

Alleluia !

Alleluia ! Alleluia ! Alleluia !

XXIX MERCURIALE

Oui, sal' guenon, oui, v'là c' que j'ai !
Et j' la trouv' raide et j' la trouv' dure :
Faut que j' me mette à l'iodure,
Paraît que j' suis bien arrangé !
Tiens, asseois-toi là, sal' pétasse,
Bonne à tout faire et propre à rien,
Er'garde-moi don' bien en face,
Que j' te dis' que t'es-t'un' peau d'chien...

Que j' te dis' tes quat' vérités,
Que j' t'engueule et que j' t'abomine :
Canard boiteux, denré', vermine !
Prends don' pas tes airs épatés.
Voiri' !... Choléra sans limace,
Outil d' besoin, chausson, trumeau,
Er'garde-moi don' bien en face,
Que j' te dis' que t'es-t'un chameau.

Gadou' !... Fumier, poussier, torchon,
Chiffon d'pied, morceau d' chaussett's russes,
Lanterne à poux, caserne à puces,
Gésier d' putois, vessi' d'cochon.
Rouchi', vezon, pucier, paillasse,
Viande à corbeau !... Viande à fourgon,
Er'garde-moi don' bien en face,
Que j'te dis' que t'es-t'un wagon.

Salé gâté !... Rognur' d'étal,
Pompe à Richer, boîte à pétrole,
Chair à bubon, chair à cass'role,
Chair à charcut'ri' d'hôpital.
Dépêch'-toi d' plaquer mézigo
Et d' prendre l' panier à salade
Pour t'en aller à Saint-Lago.

XXX MA ROSSE DE GOSSE

Ma rosse
De gosse !...
Y a déjà pas mal de temps,
Quand alle avait sept ou huit ans,
A d'aurait su' la plac' du Tertre,
Tout là-haut, là-haut, à Montmertre,
A s'épanouissait, en sautant,
Au pied du Sacré-Palpitant...

Ma rosse
De gosse !...
A bazardait aussi des fleurs
Qu'étaient moins fraîch's que ses couleurs :
Des boutons d' rose et d' la violette,
Autour du moulin d' la galette ;
A faisait du plat aux garçons
Et du châsse aux vieux polissons...

Ma rosse
De gosse !...
Alle allait qu'équ'fois aux fortifs,
Avec un ruban dans ses tifs
Et des faveurs à sa liquette ;
All' 'tait déjà vache et coquette...
A garçonait dans les fossés,
Alle en avait jamais assez...

Ma rosse
De gosse !...
On la rencontrait, en passant,
Dans les coins d' la ru' Saint-Vincent ;
Mais, de saut d' mouton en culbute,
Alle a dégringolé d' la butte,
Et, du Rochechouart à Clichy,
A fait son truc et son chichi...

Ma rosse
De gosse !...
Tous les matins a prend son bain,
A dit, comm' ça, qu' pour le turbin
I' vaut mieux avoir la gueul' fraîche,
Et les pieds blancs, et la peau d' pêche...
On la lich'rait comme un bonbon,
Tant qu'alle est prope et qu'a sent bon...

Ma rosse
De gosse !...
Oui... faut voir les michets qu'alle a !...
Et du pèze en veux-tu n'en v'là !...
Qu'a soye en peau, qu'a soye en robe,
Tout l' mond' la veut, tout l' mond' la gobe !...
La sacré' même... j' la connais,
A veut finir au Chabanais !

XXXI P'TIT-GRIS

C'est en hiver qu'on m'a trouvé,
Un beau matin, sur le pavé,
Entortillé dans un bout d'laine,
Près d'la Seine.
Et j'ai poussé, tout doucett' ment,
Sans savoir pourquoi, ni comment,
Avec les mômes d' la racaille
Et d'la canaille.

C'est moi P'tit-Gris,
p'tit loupiot des ru's d' Paris,
Et dans la grand' ville,
Où que j' me faufile,
Tous les soirs ej' crie :
D'mandez... *La Patrie !*

J'ai pas jamais appris d' métier,
J'ai toujours vécu, dans l' papier,
Du boniment des journalistes,
Et des listes
De tous les numéros gagnants,
Et des lot'ri's d'un tas d' feignants,
Et des vann' et des balançoires...
Ohé ! les poires !...

C'est moi P'tit-Gris,
Le p'tit loupiot des ru's d' Paris,
Et dans la grand' ville,
Où que j' me faufile,
Tous les soirs ej' crie :
D'mandez... *La Patrie !*

L'hiver je m' chauff' les abattis
Et l' bout du blair, que j' me rôtis,
Au feu du bras'ro qui pétille
Et qui grille...
L'été quand ej' cuis dans mon jus,
Quand j'ai trop chaud... que j' n'en peux pus,
Ej' vas m'offrir un verr' de glace
A la Wallace.

C'est moi P'tit-Gris,
Le p'tit loupiot des ru's d' Paris,
Et dans la grand' ville,
Où que j' me faufile,
Tous les soirs ej' crie :
D'mandez... *La Patrie !*

N'empèch' que c'est déjà rupin
D'arriver à gagner son pain...
Nous on n'est pas des fils de prince
Et pis mince !
Qu'i' vaut mieux fair' tous ces trucs-là
Que d' boulotter du Panama,
Ou d' voler du pognon aux courses
Et dans les bourses.

C'est moi P'tit-Gris,
Le p'tit loupiot des ru's d' Paris,
Et dans la grand' ville,
Où que j' me faufile,
Tous les soirs ej' crie :
D'mandez... *La Patrie !*

XXXII LES CULS GELÉS

Bon Dieu !... V'là l'hiver !... Et pis mince !...
Et pis qu' ça souffle !... Et pis qu' ça pince !...
Les purotins sont désolés.
Le vent gicle sous les jaquettes
Et va mordre, sous les liquettes,
Les pauv' culs g'lés.

Et pis, v'là la neig' qui s'en mêle !...
Et pis du givre !... Et pis d' la grêle !...
On march' sur des glaçons pilés...
Ils ont l' nez rouge et les mains gourdes
Et du frio plein les esgourdes,
Les pauv' culs g'lés.

Le soir, quand les fontain's Wallace
Et les ruisseaux sont à la glace,
I' r'gard'nt passer les gens calés
Engoncés dans des bath pelures...
Pendant qu'i's attrap'nt des eng'lures,
Les pauv' culs g'lés.

I's s' les roul'nt pas dans des étoffes
Eux autr'... Ils n'ont qu' des philosophes
Ou des ripatons éculés...
Et, les pieds nus dans leurs savates,
Ils ont toujours l'onglée aux pattes,
Les pauv's culs g'lés.

I's sont des certain' et des mille,
Sans culotte... sans domicile...
Perdus sous les cieux étoilés,
Courbés en deux... les coud' aux hanches,
Qui vont comm' ça, dans les nuits blanches,
Les pauv' culs g'lés.

XXXIII SUR LE TAS

Nous sommes les purotins
De la grande ville,
Les marlous et les catins,
Nous sommes des mille...

Nous naissons, nous vivons,
Nous tombons, nous crevons,
En tas,
Su' l' tas,
Nous crevons su' l' tas !

Nous errons, sans feu ni lieu,
Dans la capitale
Et nous couchons sur un pieu,
Quand on nous emballe...

Nous naissons, nous vivons,
Nous tombons, nous crevons,
En tas,
Su' l' tas,
Nous crevons su' l' tas !

On nous trouve sous les ponts,
Aussi dans les bouges,
En tas avec les fripons
Et les surins rouges...

Nous naissons, nous vivons,
Nous tombons, nous crevons,
En tas,
Su' l' tas,
Nous crevons su' l' tas !

Nous n'apprenons pas d'état,
Mais la République
Nous prend pour être soldat,
Aux joyeux d'Afrique...

Nous naissons, nous vivons,
Nous tombons, nous crevons,
En tas,
Su' l' tas,
Nous crevons su' l' tas !

Tout nus nous sommes venus,
Comme vers de terre...
Nous sommes encor tout nus,
Quand on nous enterre...

Nous naissons, nous vivons,
Nous tombons, nous crevons,
En tas,
Su' l' tas,
Nous crevons su' l' tas !

APPENDICE

Couplets apocryphes, corrections & autres curiosités

Dans ce qui suit, l'expression "pdf" renvoie aux deux documents de Gallica: "pdf1" pour le premier recueil, "pdf23" pour le second et le troisième, unis dans un seul fichier pdf. Ainsi, "pdf23/5", signifie: "page cinq de *Notice n° : FRBNF36023070 - Cote : NUMM-102082*".

TABLE DES MATIERES

Corrections.....	114
Lectures incertaines.....	115
Curiosités diverses.....	116

CORRECTIONS

(marquées * dans le texte)

Page pdf	Version pdf	Version corrigée
pdf1/76 ("V'la l' choléra!")	machabé's	macchabé's
pdf1/111 ("A la Glacière")	Son pér'	Son père'
pdf1/190 ("Gréviste")	J'touchr'ai	J' touch'rai
pdf1/194 ("Casseur de gueules")	c'est çui-la	c'est çui-là
pdf1/195 ("Casseur de gueules")	Des Jean-fesse	des Jean-fesse
pdf23/50 ("Aux Bat. d'Af.")	quèqu' temps quèqu'fois	quéqu' temps quéqu'fois
pdf23/63 ("A la place Maubert")	quèqu' chos'	quéqu' chos'
pdf23/68 ("Aux Arts Libéraux")	Oùs qu'i's	Oùsqu'i's
pdf23/73 ("Foies blancs")	Va donc... eh ! tante !	"Va donc... eh ! tante !"
pdf23/106 ("Concurrence")	Ej' les envoie	Ej' les envoie
pdf23/182 ("Exploité")	quèqu'fois	quéqu'fois
pdf23/185 ("Exploité")	patalon	pantalon
pdf23/230 ("A la Bastoche")	C'est la mistoufe barbotter	mistoufle barboter
pdf23/277 ("Baryton")	Rien qu' des femm's	rien qu' des femm's
pdf23/368 ("Statuophobe")	quèqu' ça fout ?	quéqu' ça fout ?

LECTURES INCERTAINES

(marquées ** dans le texte)

Parfois il manque une partie à une lettre du pdf, ce qui, à défaut d'un autre "original", mène à des suppositions, dont voici les coordonnées:

pdf23/131 ("Les quat' pattes")	Mais pour leur <u>mett'</u>	<i>Double t, sans doute?</i>
pdf23/139 ("Fins d' siècle")	<u>c'tte</u> gonzess'-là	<i>Apostrophe disparue?</i>
pdf23/199 ("A Saint-Ouen")	Qui <u>sent'</u> l' musique	<i>Apostrophe, poussière?</i>

CURIOSITES DIVERSES

(marquées *** dans le texte)

Couplet apocryphe:

pdf23/14 ("Dans la rue"), après le 3ième couplet

C'était un' petit' gonzess' blonde
Qu'avait la gueul' de la Joconde,
La fess' ronde et l'téton pointu
Et qu'était aussi bien foutue
Qu'les statu's qui montrent leur cul
Dans la rue.

Source:

<http://www.paroles.net/chansons/53139.htm>

(où ne figure pas le dernier couplet du pdf).

Anachronisme?

pdf23/251 ("Rose blanche")

Et depuis mil neuf cent,

Une ligne mettant en doute la datation du livre... Le site web mentionné plus haut donne la date de parution de quelques-unes des chansons:

A la Bastoche	1906
A la Goutte-d'Or	1890
A Montmerte	1900
Belleville-Ménilmontant	1885
Nini-Peau-d' chien	1905
Rose blanche	1911

Alors, le 1895...